

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, N^o 680.—SAMEDI, 15 MAI 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE EN ORIENT.—Un campement d'insurgés crétois

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 15 MAI 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par R. LeFort.—Poésie : Vieux monastère, par A. de Bussières.—Les médailles de 1812, par B. Sulte.—A ma sœur Eglephyre, par J.-B. B.—Petite poste en famille.—M. Ferdinand Brunetière, par F. Picard.—Poésie : Le chapelet, par C. de Bussy.—Une première communion en prison, par l'abbé J. Loth.—La femme qui s'ennuie, par V. de Prairie.—La vie aux champs (avec gravure), par F. Picard.—Correspondance du Brésil, par P. de Boucherville.—Gentil toutou, par Boum.—Le 65^e bataillon.—L'explorateur Nansen, par F. Picard.—L'art culinaire.—Conseils pratiques.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—La guerre en Orient : Un campement d'insurgés Crétois.—Portrait de M. Ferdinand Brunetière.—Au pôle Nord : Le dernier campement avant la séparation ; Nansen au sommet d'un hummock.—Groupe des officiers du 65^e bataillon des Canadiens-Français de Montréal (trente portraits).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Une catastrophe terrible vient de frapper Paris tous les journaux en sont pleins, la douleur règne en France et ailleurs, les têtes couronnées n'en sont point exemptes.

Une grande foire de charité était organisée, rue Jean Goujon, près du Palais de l'Industrie. Les boutiques, disposées avec ce bon goût charmant que sait apporter la Parisienne, l'ouvrière comme la noble dame, présentaient l'aspect d'une rue de l'ancien Paris.

C'était un spectacle merveilleux, que celui de ces sortes de magasins où les vendeuses portaient les plus beaux noms du quartier Saint-Germain.

La foule se pressait : on faisait solennellement l'ouverture de cette immense bazar, auquel Mgr Clari, Nonce apostolique, venait de donner ses bénédictions.

Soudain, comme une trainée de poudre, les flammes enveloppent en un tourbillon de mort, tentures, draperies, panneaux, boiseries ; chaque personne est allumée, et c'était comme une vision des sataniques exploits de Néron se servant des chrétiens comme torches vivantes dans ses jardins du Vatican...

La foule éperdue accourt, s'amasse, un immense cri d'angoisse se mêle à une clameur d'agonie !... Les ouvriers démolissent les murs ; les braves pompiers—oh ! s'ils avaient l'organisation de nos pompiers de Montréal !... certes, ils en ont la bravoure ; mais ils n'ont que cela, leur matériel est bon au plus pour des barbares—les braves pompiers se précipitent dans la fournaise, ils brûlent, leurs vêtements sont en lambeaux... Qu'importe ? Il y a une foule—oui, une foule !—à sauver, ils risquent leurs vies, c'est leur manière de combattre !

Des hommes se jettent dix fois, tête baissée, dans le torrent d'horreur : il en est qui n'en ressortent pas, et les flammes les réduisent en un peu de poussière que l'on a même pas retrouvée !...

Desseins impénétrables de Dieu ! Cette foule, ces bonnes Sœurs de Charité, les Anges de la France, tout ce monde est là par charité, pour exercer la charité ; la bénédiction du représentant du Vicaire du Christ est descendue sur cette œuvre admirable... et, en quelques instants, d'une terrifiante rapidité et longs comme des siècles, un tourbillon a passé... il reste des décombres fumants, quelques ossements noircis, une poignée d'or fondu, des bijoux tordus, des brillants dessertis, et une longue file de blessés râlant leur dernier soupir !...

Voilà pourquoi, quand je vois nos braves pompiers emportés par leurs coursiers indomptables, je me sens le cœur envahi d'une immense tristesse, disant en moi-même—et c'est chaque fois que j'ai vu un incendie ou entendu le tocsin :

—Mon Dieu ! faites que personne ne périsse dans ces flammes !...

Nous attendons des détails particuliers de nos correspondants de Paris, et les dessins ou photographies qu'ils nous enverront de cette lugubre catastrophe : nous les publierons aussitôt.

Les désastres succèdent aux désastres. Qu'ils se produisent à Paris, à New-York ou à Yokohama, ce sont vos images, ô Dieu ! que vous détruisez !... Mais serait-ce un blasphème ?—oh ! Dieu nous en garde !—c'est une plainte dont nous ne pouvons nous défendre : qui nous en voudrait ?

A peine les neiges avaient-elles disparu sous les premiers efforts du soleil du printemps, tout notre Nord-Ouest de la province de Québec, par suite d'un refoulement imprévu à certain point, et d'un trop plein occasionné par tous les lacs débordants, tout notre Nord-Ouest se trouvait menacé. Il y eut aussi perte de vie, et que de dégâts ! On croyait que tout était rentré dans l'ordre. Mais le 4 de ce mois de mai, du beau mois de Marie, un nouveau cri d'angoisse retentit, venant, cette fois, de la Malbaie, là-bas, dans le bas du fleuve, dans la région du Saguenay. Des maisons furent emportées, des hangars, des granges, des arbres, tout était brisé sous l'effort du torrent.

Ce pauvre village de la Malbaie est ruiné : mais qui se préoccupe des ruines et des morts ? Il faut jurer d'abord ! et le riche amoncelle sur sa tête les malédictions de celui qu'il opprime ou ne sait pas secourir, pendant que se prépare la vengeance éternelle, prix de son cœur de fer !

Si l'Europe n'eût été si occupée de la guerre dans laquelle elle laisse écraser la Croix par le Croissant, elle eut pu apercevoir, en son sein, ce peuple que décime la famine en attendant que quelque mal contagieux emporte le reste : nous voulons parler de l'Espagne.

Sans doute, l'état actuel de ce malheureux pays a également la guerre pour point de départ : les révoltes de Cuba et des Philippines ont nécessité l'envoi de tous les jeunes gens, dans ces colonies ; tandis que les frais de la guerre nécessitaient la perception d'impôts si lourds, que les gens de la campagne ne purent plus les payer. Pour comble de malheur, l'an dernier ne donna aucune récolte, la famine se joignit à la misère, et les banques sans cœur, les riches sans entrailles,

surent trouver des milliers de dollars pour les dégoûtants hindous, tandis que ceux de notre race, de notre religion, des mêmes origines que nous, peuvent mourir de faim : personne ne s'en soucie, nul ne prétend y penser !

Notre chronique est une chronique de deuil ; nous n'avons, en effet, que des catastrophes, des malheurs, des misères sans nom à enregistrer aujourd'hui.

Tout Montréal s'indigne, avec raison, contre cette mère dénaturée qui, voulant se débarrasser de son enfant âgée de trois mois, l'avait jetée dans un cabinet d'aisances.

Nous relevons rarement des faits de ce genre, où, généralement, une plume se salit ou risque de salir... le respect de nos lecteurs nous fait un devoir rigoureux de bannir ces faits divers monstrueux. Il faut, cependant, de temps à autre, élever la voix.

Un saint évêque, fondant une œuvre destinée à recevoir ces petits anges dont les parents dénaturés ne veulent plus, faisait ressortir avec raison l'obligation, pour la société, de veiller à la conservation de la vie. Car la vie, ayant été donnée par Dieu, Dieu lui-même étant l'auteur de l'âme, nul ne peut s'arroger le droit d'enlever cette vie, de détacher de ce corps l'âme dont Dieu l'a animé.

Si nous nous sommes élevé avec violence contre les enfants assez démoniaques que pour lever la main sur un père, sur une mère ; si même nous avons manifesté le regret de voir nos mœurs—et la Religion toute de charité—s'opposer à ce que le père indigné n'ait plus le droit de vie et de mort sur ces êtres dénaturés, que l'on ne nous taxe point d'illogisme : autant nous abhorrons la brute frappant l'auteur de ses jours, autant nous maudissons le père ou la mère oublieux de leur sainte mission envers leurs enfants, dans quelque cas ou dans quelque circonstance que ce soit.

Notre historien Canadien-français, M. Benjamin Sulte, nous donnait un joli travail sur les "Médailles de 1817" ; dans le même numéro du MONDE ILLUSTRÉ, du 8 mai courant, notre excellent collaborateur de Paris, M. Rodolphe Brunet, nous transmettait une lettre de Mlle de Verchères, lettre datée de Québec, 15 octobre 1689. Cette lettre précieuse fut retrouvée récemment à Paris par notre autre historien Canadien-français, M. Edouard Richard.

La vie de Mlle de Verchères et de sa famille offrant un grand intérêt pour notre pays, M. Sulte nous promet un travail sur ces premiers pionniers de la civilisation ici. Ce sera, certes, très intéressant. Ce travail fera suite à l'article rappelé ci-dessus de M. Brunet.

Nous avons dit, dans notre causerie du 10 avril dernier, avoir quelque chose à demander à notre bienveillant historien, M. Benjamin Sulte.

Dans sa conférence au Château Ramezay, il avait, avec beaucoup de finesse et d'érudition, fait remarquer que les Normands formaient la majorité des premiers occupants français au Canada.

Or, une chose nous a surpris partout où nous avons été dans la province de Québec : c'est cette expression *itou*, signifiant aussi, expression que nous ne connaissons guère qu'à la Lorraine, jusqu'au sud des Flandres Françaises, et en y ajoutant le Luxembourg belge, excepté les Ardennes belges ; on y emploie à chaque instant ce mot *itou*, mais on y a la négative, qui manque ici. Exemple : "J'irai à la fête de la Reine.

—Et moi *itou*.

—Mais je n'assisterai pas au feu d'artifice.

—Et moi *nérou*."

Tout cela devrait être dit en patois, car en français, *itou* et *nérou* ne sont pas employés même par le dernier des paysans.

Est-ce donc, comme d'autres expressions qui, malheureusement, nous échappent en ce moment, nous le prouveraient, comme bien des noms patronymiques nous autoriseraient à le croire, est-ce donc qu'il y aurait en autant de Lorrains ou de gens de l'Est, qu'il y en a eu de l'Ouest ? Car si Mgr Tangay nous donne

pour origines constantes les villes de l'Ouest jusqu'à Paris, ne peut-on raisonnablement croire que nos gens de l'Est, attendant peut-être à Paris ou chez des amis, ont pu donner comme lieu d'origine ce qui n'était que l'endroit de passage ?

D'autre part : notre éminent historien pourrait-il nous dire comment il se fait que le rythme des chants du soir, à la campagne, ressemble tant au rythme des chansons du soir des pâtres dans leurs montagnes, en Italie centrale et méridionale ? Pourrait-il nous dire comment il se fait que les interjections les plus fréquemment employées par ceux qui conduisent des chevaux, soient exactement les mêmes — un peu francisées — que celles des Italiens de la campagne Romaine ? Enfin, pourrait-il nous dire comment il se fait que les blasphèmes horribles employés par les Canadiens-français sont, traduits en français, les blasphèmes que l'on n'entend, en Europe, que dans la bouche des Italiens ?

Y aurait-il eu, en résumé, et d'après certaines expressions en cours depuis Québec jusqu'à Montréal, une grande partie de gens de l'Est de la France dans les premiers colons ?

Y aurait-il eu, suivant les termes employés par les Canadiens-français depuis Montréal jusqu'à Québec, et surtout d'après les blasphèmes en usage encore à ce jour, et que pas un palefrenier de France n'oserait répéter, y aurait-il eu un nombre considérable d'Italiens dans le principe ?

Enfin, dernière question à notre grand historien : nous le prions de nous pardonner cette avalanche.

Comment se fait-il que les Canadiens-français aient pu, impunément, changer leurs noms patronymiques au point qu'il en est de tout à fait méconnaissables, si les premiers Canadiens ont suivi ici les lois promulguées par les rois de France ? Car au XV^e siècle, Louis XI avait publié un édit défendant, sous certaines pénalités assez dures de changer, fut-ce une lettre, à son nom de famille.

Ces questions sont importantes, nous semble-t-il, au point de vue national.

Son Excellence, le gouverneur-général du Canada, Ishbel Aberdeen, prie les journaux de dire un mot du jubilé de diamant de notre Gracieuse Souveraine.

Pour montrer notre reconnaissance au ciel du long règne accordé à cette auguste reine, le meilleur moyen, nous dit Son Excellence le gouverneur, c'est de consacrer notre offrande à quelque noble entreprise à laquelle son nom sera, pour toujours, associé.

On formerait donc, pour les nouveaux territoires canadiens manquant de tout, un fonds destiné à secourir les pauvres colons abandonnés.

Voilà, certes, une idée excellente, généreuse, dix mille fois meilleure que celle d'envoyer des secours aux hindous quand nos propres frères, ici, chez nous, meurent de besoin !

Avec S. Exc., nous dirons : "Celui qui donne de bon cœur, quelque faible que soit son offrande, montre qu'il a l'intelligence de comprendre et le cœur de reconnaître l'avantage que nous avons de vivre sous le règne de la meilleure des Souveraines, S. M. la Reine Victoria !"

Voici que recommencent les paris stupides au sujet des élections. — Oh ! si vous voulez être hommes, pariez ; mais que l'argent de vos paris soit consacré au soulagement des milliers de pauvres, ou aux malheureux habitants de la Malbaie ou des environs de Sainte-Agathe, ruinés par les inondations récentes. Qu'importe que vous pariez cinq cents dollars que monsieur un tel sera élu par mille voix de majorité ? Est-ce que ce sera ce pari qui les lui donnera, vos mille voix ? Tandis que mille voix s'élèveront vers le ciel pour vous bénir, si vous donnez à cet argent la destination que nous osons demander !

Rodolphe Le Fort

VIEUX MONASTÈRE

*Par de là les pans noirs des cimes dentelées,
Grimaçant au ravin, bravant le désarroi,
Sombre, silencieux, cadavre plein d'effroi
Il dresse dans la nuit ses tours démantelées.*

*Sous la bise qui hurle aux créneaux du beffroi
Vibrent les flancs ombreux des salies écroulées,
Et l'écho se réveille, au profond des allées
En traînant vers les cieux comme un glas rauque et froid.*

*Jadis, un voyageur en ces climats arides,
Contemplant éperdu, le colosse, et les rides
De son grand front blanchi comme un pâle ossement.*

*Et l'on dit qu'il a vu sous les piliers antiques,
Passer dans les horreurs de l'épouvantement,
La blanche vision des morts cénobitiques.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES

Montréal, mars 1897.

LES MÉDAILLES DE 1812

I

Depuis que j'ai découvert mon état de vétérinaire, je me trouve sous l'influence d'une attaque de vanité assez grave — la preuve en est dans le travail que le lecteur va lire. Il faut avoir soi-même mérité la médaille pour comprendre le plaisir que l'on éprouve à parler de celles des autres.

Les autres, c'étaient les hommes de 1812-15, et justement les deux derniers de cette phalange héroïque viennent de mourir. Ils se nommaient Etienne Chatain, de Curran, comté de Prescott, et Joseph Lalonde, de Saint-Polycarpe, comté de Soulanges. Ni l'un ni l'autre n'avait reçu la médaille, mais il est prouvé qu'ils ont fait du service en campagne comme de bons soldats.

C'est en 1847 que le Parlement britannique accorda une médaille aux hommes survivants parmi ceux qui avaient vu le feu durant les guerres de 1792 à 1815, soit en Europe, soit aux colonies. La médaille était la même pour tous ; sur le ruban de soie il y avait une agrafe ou barre d'argent, avec le nom de la bataille où l'individu s'était trouvé présent.

De 1815 à 1847, il y a trente-deux ans. De 1865 à 1897, il y a aussi trente-deux ans. Donc : je suis un vétérinaire, et il me plairait assez d'avoir trois médailles, une pour chaque campagne, puisque j'en ai fait trois — mais je n'ai vu que des feux de camp, et ce fait amoindrir mes titres. Je n'en suis pas moins un vétérinaire, et je le serai encore davantage dans quelques années, puisque l'on gagne ce rang avec l'âge.

Les pétitions et les lettres pour demander des médailles en faveur des miliciens de 1865-66 arrivent de toutes parts sur le bureau des ministres à Ottawa. Il n'est guère probable que les vœux des trois ou quatre mille survivants de ces "temps glorieux" soient exaucés. En voyant cet amas de suppliques, l'idée m'est venue de mettre au jour les noms des miliciens qui ont reçu en 1847 la médaille de 1812. Si ma liste est incomplète, le MONDE ILLUSTRÉ est ouvert à qui voudra l'allonger, ne fut-ce que d'un seul nom :

DÉTROIT. — Ce mot signifie toute la région du Haut-Canada qui avoisine le lac Saint-Clair et la rivière Détroit : — Antoine Baron, J.-B. Bruneau, J.-B. Bertrand, Antoine Bertrand, J.-B. Bernard, Augustin Bastien, J.-B. Constantineau, Pierre Cassidy, Thomas V. de Boucherville, J.-B. Deneau, Jacob Delacampe, Charles Fortier, Joseph Graveline, Pierre Larose, Joseph Langlois, J.-B. Laliberté, John Lamarche, François Meloche, Isaac Parent, Louis Perreault. Ces vingt hommes appartenaient à la milice d'Essex.

Louis Corbier, Louis Fontaine, Joseph Lecomte, J.-B. Lachapelle, Pierre Pelletier, étaient de la milice de York.

Samuel Fortier et James Fortier étaient de la marine militaire provinciale, probablement sous les ordres de Frédéric Rollette, qui reçut un sabre d'hon-

neur pour sa belle conduite dans huit ou dix engagements sur le lac Erié.

Les vingt-sept Canadiens ci-dessus vivaient encore en 1847, et formaient à peu près le quart de tous ceux qui reçurent la médaille du Détroit.

Durant les quarante mois de la guerre ils furent constamment en alertes, et soutinrent plus d'attaques de la part de l'ennemi, qu'aucune autre milice du Haut comme du Bas-Canada.

Nous parlerons des hommes de Chrysler Farm et de Châteauguay, la semaine prochaine.

Benjamin Sulte

A MA SŒUR EGLEPHYRE

POUR SA PREMIÈRE COMMUNION

Au pied des saints autels, pour
la première fois, enfant reçois
ton Dieu.

MILLEVOYE.

Le soleil se lève avec une splendeur inaccoutumée, ses rayons dorés font ouvrir le calice des fleurs, l'air est doux et embaumé, un léger zéphyr passe dans les arbres et en fait tomber des gouttelettes cristallines ; les fleurs lèvent leurs têtes vers le ciel pour offrir leurs suaves parfums, les oiseaux font entendre leurs doux ramages et leurs charmants gazouillis dans la tiède atmosphère de ce beau matin de mai.

Tout est joyeux et gai, et il semble que le Ciel doit prendre part à la joie de cette matinée de délices ; que les anges doivent jouer sur leurs harpes éternelles, des mélodies divines et d'une douceur infinie.

Pourquoi donc cette joie universelle ? Pourquoi ce matin si riant ? Que fait à l'église cette foule silencieuse ? Ah ! c'est que c'est un jour de première communion ! grand jour entre tous, jour à jamais béni ! jour dont le souvenir fait tressaillir notre âme d'allégresse, qui fait bondir d'amour notre cœur et nous rappelle notre heureuse enfance !

Quel ravissant tableau s'offre à nos yeux, si nous regardons de ce côté de la nef où l'on aperçoit toutes ces robes blanches, ces couronnes virginales, ces yeux baissés dévotement et ces mains jointes avec piété ; n'est-ce pas que tout cela est divinement beau ?

Elles sont là, ces chères petites communiantes, impatientes de recevoir le Divin Epoux qui se donne à elles pour la première fois avec une effusion de tendresse et de bonté.

Oh ! recevez-le avec l'innocence de votre baptême, recevez-le avec l'ardeur de votre piété et surtout toi, ma bonne petite sœur, accomplis cette grande action avec toute ta ferveur : car, vois-tu, d'une bonne première communion dépend ton bonheur futur ; et les grâces les plus abondantes te seront accordées pour parcourir le chemin de la vie et rejoindre enfin Celui pour lequel ton cœur s'enflamme aujourd'hui.

Chère petite sœur, les vœux et les prières de la famille t'accompagnent, les miens en particuliers.

J.-B. B.

Ottawa, mai 1897.

PETITE POSTE EN FAMILLE

A.-J. B., Montréal. — Nous publierons dès que possible.

J. V., Montréal. — Nous donnerons l'épisode. Mais, nous vous en prions, revoyez donc les règles données par notre n° 672 ; nos typographes sont surchargés, et si, les deux côtés du feuillet étant écrits, ils ne peuvent se partager la besogne, il s'en suit des retards regrettables. Les journaux, partout, refusent les manuscrits ainsi écrits : nous serons forcés de les imiter.

Mlle Marie D., Montréal. — Votre hommage à l'auguste Reine paraîtra.



M. FERDINAND BRUNETIÈRE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cet illustre académicien vient d'être acclamé à Montréal, et s'en retourne en France, surpris d'avoir retrouvé, par delà les Océans, un coin du joli manteau d'hermine formant le pays de la civilisation.

Il a vu, par lui-même, que l'azur du fond des armes de France est resté intact sur cet espace du Nouveau-Monde, il a reconnu que le culte de la Fleur de Lys signifie, aujourd'hui comme toujours : Amour, Fidélité au noble pays des Francs !

Epris des beautés radieuses de nos auteurs favoris ; entre tous du grand Bossuet, il leur a consacré, à ces beautés, les flammes de son intelligence durant des vingt ans. Il a dit que le français doit être et rester cette "langue des cours" dont la perfection date de la grande époque—celle des Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, toute cette pléiade d'illustres génies, si ces mots peuvent s'employer ensemble.

Il a mis en garde contre cette tendance de ce que l'on appelle avec tant de vérité les "décadents," tout autant que contre cette autre tendance de l'esprit des... auteurs : car les lecteurs se font rares, grâce à Dieu : nous voulons dire, la profanation de la plume dans l'infect borbier portant pour enseigne : "Le Naturalisme."

Il s'est fait du métier des lettres, disait avec raison M. le comte d'Haussonville dans son discours de réception à l'Académie, une conception tellement haute qu'elle est incompatible, non point seulement avec la moindre faiblesse, mais même avec la plus légère complaisance ; il a placé constamment le souci de la sincérité et de la justice au-dessus de toute préoccupation. Et il a possédé et possède à un égal degré, un double don peu fréquent : celui d'écrivain et d'orateur.

Partout, au Canada, il a été reçu princièrement : n'est-ce pas un prince de la science et du beau langage ?

F. PICARD.

LE CHAPELET

*Avant qu'elle partit, s'en allant pour toujours,
De crainte que le temps ne troublât ma mémoire,
Elle m'avait laissé son chapelet d'ivoire
Qu'elle me fit jurer de dire tous les jours.*

*Le chapelet béni par ses mains, je le porte,
Ainsi qu'un scapulaire autour du cou passé,
Sur ma poitrine nue : et l'âpre hiver glacé
N'a pas même ébranlé mon culte pour la morte.*

*Oh ! ce don précieux caché comme un larcin !
Elle est là, je la sens ; elle est là qui m'écoute
Et me juge : partout, sous mon toit, sur la route,
Sa froide obsession s'incruste dans mon sein...*

*Là, tout près de mon cœur, les grains durs du rosaire,
Pénétrant doucement en ma chair peu à peu,
Ne pourrais-je, bientôt, et sans trahir mon vœu,
Par ces seuls trous creusés compter chaque prière ?*

*Bah ! mon mal est risible. — Oubli lâche et moqueur,
Je t'implore, viens donc arracher ce cilice !
— Mais, comment, à présent, soulager mon supplice ?
Les grains bénis ont pris racine dans mon cœur.*

CHARLES DE BUSSY.

UNE PREMIÈRE COMMUNION EN PRISON

C'était en 1856. Nous étions réunis autour de la vieille baronne de H..., sur la terrasse de son château, et la conversation, par une pente insensible, était descendue du sacré au profane, jusqu'à la Révolution française. La baronne nous interrompit tout à coup.

— C'était hier l'anniversaire de ma première communion. Comme elle se rattache à la triste époque que vous rappelez, peut-être ne serait-il pas sans intérêt pour vous d'en connaître les circonstances vraiment touchantes. Je ne crois pas vous en avoir jamais

parlé, n'est-ce pas ? Devinez où j'ai fait ma première communion ?... Je vois que vous ne devinez pas. C'est dans une prison, oui, dans une triste et sombre prison que j'ai fait ma première communion.

Et ici, sa voix devint tremblante, ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Ecoutez bien, mes amis, c'est un souvenir que je ne puis rappeler sans une émotion profonde.

— Nous étions en 1793, j'avais douze ans alors. Mon père avait suivi l'armée de Condé. Il nous avait laissés, ma mère et moi, sous la garde d'un vieux serviteur, cachés dans un pauvre quartier de Paris. Nous espérions passer inaperçus, au milieu des agitations populaires qui remplissaient la capitale. Un soir cependant, on vint chercher ma pauvre mère, et on la conduisit brutalement en prison à l'Abbaye. Je n'eus plus qu'une pensée, celle de la revoir. Le vieux Pierre trouva, un jour, le moyen de m'introduire auprès de la femme d'un des gardiens ; et, comme elle avait une enfant de mon âge, nous fîmes vite connaissance. Peu à peu je m'enhardis, et lui demandai la grâce de voir ma mère. Elle me promit de me faciliter une entrevue avec celle que j'aimais tant.

— Elle tint en effet parole. Je venais deux fois par semaine pendant trois mois. Un jour, ma mère me prit sur ses genoux, et avec une voix entrecoupée de sanglots :

— Ma petite Marie, dit-elle, nous allons bientôt être séparées pour toujours. Un commissaire est venu me dire hier que j'allais passer en jugement ; et le jugement, tu sais, ici, c'est la mort.

— Mon cœur éclata à ces mots. Vous comprenez la scène qui suivit...

— Ma petite Marie, dit ma mère, une de mes joies les plus douces, ce serait de te voir faire ta première communion. Vois-tu, Marie, quand on a bien fait sa première communion, on est sûr en quelque sorte de son éternité. Je mourrais contente, si je te savais unie avec le bon Dieu, dans son Sacrement, pour toujours. Il m'est venu depuis hier une idée. Je connaissais un vieux chanoine de Notre-Dame qui n'a pu émigrer ; il habitait, rue Massillon, une petite maison non loin de la cathédrale, quand j'ai été arrêtée. Tu iras le voir, ma petite Marie ; tu lui diras ton nom, l'état où je suis, tu lui demanderas qu'il te permette de faire ta première communion ; tu lui diras bien que c'est moi qui lui demande en grâce cette faveur avant de mourir.

— Je racontai à Pierre tout ce qui s'était passé, et dès le soir nous étions rue Massillon, chez le vieux chanoine.

— J'ai bien connu votre bonne mère, mon enfant, me dit-il. C'était une sainte dans le monde.

— Il réfléchit un instant.

— Elle vous a sans doute préparée à cette grande action ? Et, d'ailleurs, les circonstances sont exceptionnelles. Nous sommes revenus aux catacombes. Nous allons faire comme les premiers chrétiens...

— Puis, tout à coup, une autre pensée traversa son esprit :

— Mon enfant, dit-il, vous allez vous confesser ; et, demain matin, vous viendrez de bonne heure : je vous ferai part de mes intentions.

— Le vieux prêtre avait caché, dans un endroit connu de lui seul, les objets indispensables pour le saint sacrifice. Vers minuit, il disposa dans sa chambre une petite table, revêtit ses anciens ornements, et, aidé d'un vieux domestique qui ne l'avait jamais quitté, il célébra les saints mystères.

— Le lendemain, je revins dès le grand matin avec Pierre, sans avoir été inquiétée. Le bon chanoine me fit connaître qu'il avait célébré la sainte messe à l'intention de ma mère, et qu'il avait mis deux hosties en réserve.

— Mon enfant, dit-il d'une voix grave et douce, je vais vous confier une mission solennelle. Comme les prêtres de la primitive Eglise se servaient autrefois des enfants pour faire parvenir la sainte communion aux martyrs, vous allez porter la sainte hostie à votre mère, et vous communierez avec elle pour la première fois dans sa prison. Je ne pourrai vous y accompagner. Allez, mon enfant, et que Dieu vous protège !

— Et il me remit en me bénissant le précieux dépôt.

« Comment vous dire mes sentiments en recevant les saintes hosties et en les cachant sur mon cœur ?... Je priai toute la route : il me semblait que mon âme chantait avec les anges qui m'entouraient. La femme du gardien m'introduisit avec empressement dans la petite infirmerie où elle fit venir ma mère. J'éclatai en sanglots en racontant à ma mère la mission qui m'était confiée. Ma mère comprit de suite la sublime intention du bon prêtre. Elle se mit genoux comme moi. Elle me dit des paroles sublimes, telles que jamais, depuis, il ne m'a été donné d'en entendre. Nous plaçâmes les saintes hosties sur une table ; nous les adorâmes longtemps... Et quand, à travers nos larmes, nous eûmes terminé, elle prit elle-même la sainte hostie, et, s'adressant au Sauveur, elle lui confia mon âme et la sienne pour l'éternité ! Je communiai de sa main ; elle communia ensuite... Messieurs, dit la baronne, le reste ne s'achève pas.

« Le lendemain, je me présentai pour revoir ma mère ; la femme du gardien m'interdit d'entrer. Pierre me conduisit chez le chanoine qui me prit par la main, et, me menant à la fenêtre, me montra du doigt le ciel et me dit ces simples mots qui me révélerent tout :

«—Mon enfant, votre mère est là-haut ; c'est là que vous la reverrez, j'espère.»

L'abbé JULIEN LOTH.

LA FEMME QUI S'ENNUIE

Deux êtres en ce monde qu'il faut plaindre profondément : la femme bavarde... et la femme qui s'ennuie.

La première est généralement assez connue pour me dispenser d'en faire la peinture ; chaque localité possède la sienne ; forcé quelquefois de l'écouter, on ne l'entend pas, car, pendant qu'avec sa volubilité étonnante elle vous récite ses longues litanies de commérages, instinctivement vous pensez à ces stupides insectes qui bourdonnent autour de vous sans jamais se poser nulle part ; de même que le hanneton, la femme bavarde est plutôt agaçante qu'offensive, elle ne vous atteint pas.

La femme qui s'ennuie... est de beaucoup plus redoutable ; de nature égoïste, elle pousse l'indécence jusqu'à troubler la paix de ceux qui ont l'esprit de chérir leur existence, parce que celle-ci s'écoulera paisible sans autre éclat que sa bonne volonté et le devoir accompli. A la femme dont l'intelligence bornée ne peut concevoir la générosité de s'ennuyer seule, dont la vocation est de se traduire en éternelle jérémiades à l'adresse de son mari d'abord, puis de ses enfants, de ses servantes, etc., ennuyeuse superbe à force d'être ennuyeuse, il faut une ou plusieurs victimes, et sa ténacité assommante la poursuit sans repos ni trêves, ne lui fait grâce d'aucun détail de sa vie malheureuse, injuste ; habile dans son indécatesse, elle vous tombe sur les nerfs comme une douche d'eau froide que vous n'aviez pas prévue—c'est à faire rager d'impatience les femmes les moins créées pour l'exécration ennui.

Vous avez beau vous armer de pied-en-cap contre les insinuations malveillantes de cette femme, malgré vous, elle vous fait subir son caractère ; elle a une façon à elle de glisser furtivement le doute dans votre intérieur où toujours elle finit par s'imposer. Son imagination féconde, cherche minutieusement pour découvrir le microbe de l'ennemi, dans tout ce qui constitue et règle le charme, le bonheur, de votre solitude.

Vouloir la dissuader d'une erreur aussi perverse, aussi dangereuse, et lui indiquer la cause réelle de son ennui chronique, c'est faire éclater son courroux sur votre tête c'est être injuste vous-même, comme tous ceux qui l'entourent ; c'est la plonger plus profondément dans l'abîme au-dessus duquel elle veut vivre.

Donc, le plus sûr moyen de lui prêter raison, c'est de mêler votre voix à ses plaintes incontestables—ou... de vous taire—ou ce qui mieux est : de fuir la société d'une telle femme !

Autrement, elle pourrait arriver à vous convaincre ; rien n'attire comme les grands dangers, fuyez, fuyez-

la, vous dis-je, si non ? adieu devoir, adieu douce paix ! adieu tout ce qui illumine votre foyer et vous fait trouver heureuse de votre sort ! Pauvres femmes ! pauvres maris surtout ! Certes ! ceux qui n'ont pas voulu admettre la loi du divorce, n'ont jamais eu pour compagne : la femme qui s'ennuie. Non, sans cela, cette loi du divorce eût été considérée comme une assez gentille invention pour échapper à la plus tyrannique des tyrannies ; ne fut-ce que, pour donner à ces pauvres maris, l'illusion complète... de se reposer les oreilles au moins pendant huit jours !

V-DE-PRAIRIE.

LA VIE AUX CHAMPS

(Voir gravure)

Quelle vie heureuse, que celle des champs ! Quelle étrange erreur de la part de ces enfants, plus étrange encore de la part de ces parents, poussant, par des études intempestives, aux déclassements d'une foule de jeunes êtres.

Mademoiselle se gardera bien de soigner les vaches ! fi donc !... pour qui la prenez-vous ? Elle rabottera quelques airs massacrés sur un piano criard, torturant l'infortuné qui croyait trouver une perfection !...

Sa mère nettoiera, balaira ; sa mère n'est que l'engagée de sa ou de ses filles... Malheureuses !...

Malheureuse mère, qui a permis, par sa sottise faite, cette indigne lâcheté chez ses filles ! Malheureuses filles, qui ont assez peu d'amour de Dieu pour mépriser celle qui leur donna le jour !

Tenez, il faudrait, mesdemoiselles, vous et vos frères, osant lever la main sur leurs parents comme vous, vous en rougissez, il faudrait vous marquer au front d'un signe au fer rouge ; vous êtes la honte du genre humain !

Oh ! reposons-nous un peu, n'est-ce pas ! devant ce petit garçon ingénieux, qui ne craint pas, lui, de mettre la main au travail. Ce sera un rude fermier, croyez-en moi ! et vous verrez que la fortune l'accompagnera dans son voyage à travers la vie.

Notre petit colon a trouvé deux vieilles roues ; avec intelligence, il a disposé sur l'essieu une vieille caisse surmontée d'un cadre quelconque ; deux morceaux de latte, cloués à la caisse, font la limonière à laquelle lui-même s'attelle.

Ne pensez pas qu'il va rester inactif ! Il déteste l'oisiveté. Il va ramasser ou des feuilles, ou des fruits, ou des légumes dans son panier : ce sera peu, direz-vous ?

—Les petits ruisseaux font les grandes rivières : et son père, heureux du travail de l'enfant, l'encouragera

par une récompense proportionnée à la somme du travail accompli.

Oui, il sera heureux, ce petit bonhomme, et vous ne le verrez jamais, lui, rougir de ses parents !

Un jour, la voiture de grand gala, voiture d'une richesse dont on ne peut avoir d'idée qu'après l'avoir vue, la voiture de grand gala de Sixte-Quint, le plus grand génie du XVII^e siècle—ce n'est pas si ancien, comme vous le voyez—traversait une ville de l'ancien territoire pontifical, au milieu d'une foule pressée, au travers de laquelle les chevaux n'avançaient que difficilement.

Tout à coup, la voiture s'arrête sur l'ordre du Souverain Pontife. Avant qu'un laquais ait eu le temps de se précipiter, la voiture s'est ouverte, Sixte-Quint passe à travers les flots de peuple s'ouvrant avec respect devant son inflexible majesté ; au beau milieu des rangs du plus infime peuple, il va droit à un homme en sabots, le presse sur son cœur, le couvre de baisers... tandis que le vieillard cherchait à se glisser aux genoux de son Roi !

Et, le prenant sous le bras, ce grand pape amène le vieillard en sabots, déguenillé, jusqu'à sa voiture, le fait monter, et le place à sa droite.

Qu'était-ce, que ce sale paysan devant lequel s'arrêtait un des plus grands esprits de nos siècles ?

C'était son père !...

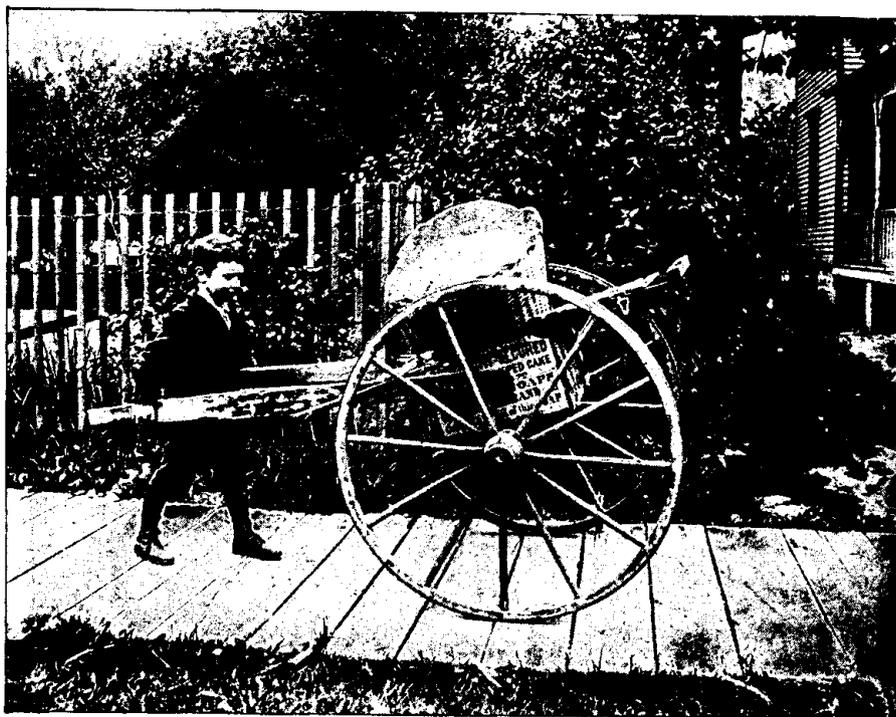
FIRMIN PICARD.

CONSEILS PRATIQUES

Contre la rouille des armes à feu.—Faites fondre ensemble, à parties égales, huile d'olive et suif. Essayez les armes et enduisez-les de cette composition avec un chiffon de laine.

Recette infailible pour détruire les punaises.—Faire infuser pendant dix minutes dans de l'eau chaude des feuilles d'absinthe, puis badigeonner avec cette eau, et au moyen d'un pinceau, les lits, boiseries et parois habités par ces insectes dégoûtants. L'effet sera presque immédiat.

Nettoyage des gants sans essence.—Pour nettoyer les gants blancs glacés sans faire usage de la benzine, on recommande une solution de savon dans du lait chaud. Pour une chopine de cette solution, on ajoute de la neige obtenue avec un blanc d'œuf et on y verse ensuite quelques gouttes de sel ammoniac dissous. Les gants sont étendus sur la main et on les frotte avec un chiffon de laine. Pour que la peau reste souple et molle, on laisse les gants sécher dans l'obscurité.



LA VIE AUX CHAMPS

CORRESPONDANCE DU BRÉSIL

LA BRÉSILIENNE

Qui de nous, étrangers, emporté par la rêverie dans ces pays lointains dorés par le soleil brûlant des tropiques, n'a entrevu comme dans le fond magique d'une féerie, cet être mystérieux et fantastique : la Brésilienne ?

C'est toujours nonchalamment étendue dans un hamac, à l'ombre des palmiers et des bananiers, entourée d'esclaves épiaut ses moindres désirs et s'efforçant d'entretenir dans une douce fraîcheur l'air respiré par leur maîtresse hautaine et impérieuse que notre imagination nous l'a dépeinte. Combien la réalité est loin de cette vision enfantée par les récits fantastiques et le prestige de ceux qui viennent de loin.

Si au Brésil, comme partout d'ailleurs, il y a des femmes négligentes qui ne s'occupent nullement de leur ménage, laissant tout aller à vau-l'eau, je crois qu'il est difficile d'en trouver chez nous de plus actives et de plus économes que ne le sont en général les vraies ménagères du Brésil.

Lorsque, dans les premières années de mon séjour au Brésil (il y a trente ans), il me fut donné de pénétrer dans l'intérieur de plusieurs familles brésiliennes, quel ne fut pas mon étonnement en constatant la multiplicité des occupations de celles que je m'étais imaginé jusqu'alors comme étant la personnification de l'indolence et de l'oisiveté.

A ces maîtresses de maison qui, pour la plupart, jouissaient d'une grande fortune, aucun soin du ménage n'était étranger. Elles surveillaient personnellement le blanchissage du linge, et bien des fois je les ai vues, le fer en main, repasser les chemises de leurs maris ou de leurs fils trop exigeants sur le glaçage des faux-cols et des plastrons, pour s'en rapporter aux mains inhabiles d'une domestique. Elles ne confiaient le soin de l'office (dépense) à personne ; dès le matin, on les voyait aller et venir, distribuer à chacun sa tâche de la journée et remettant à la cuisinière les provisions nécessaires pour préparer le repas de la famille.

C'est surtout depuis l'abolition de l'esclavage que ses attributions ont décuplé. Quand, ailleurs, la femme du monde, fatiguée des veilles occasionnées par les plaisirs des bals et des réunions de toutes sortes, peut s'adonner aux douceurs de la grasse matinée, sans craindre que l'ordre de sa maison n'en soit altéré, au Brésil, c'est la maîtresse de la maison qui, bien souvent, est obligée de réveiller ses domestiques afin que son mari ne coure pas le risque de partir pour ses occupations sans la tasse de café traditionnelle, car le personnel domestique est d'une incurie telle que la surveillance de la maîtresse de maison est nécessaire pour faire balayer une pièce convenablement.

La Brésilienne est excessivement habile dans tous les genres d'ouvrages d'aiguille ; sa couture est parfaite, et non seulement toute la lingerie est confectionnée par elle ou au moins sous sa direction, mais, à l'exception des costumes de visites et de promenades, elle taille et coud toutes ses robes et celles de ses enfants.

Comme mère de famille, elle nourrit toujours ses enfants, et ce n'est qu'avec un grand chagrin qu'elle se résigne à les confier à des mercenaires (quoique toujours sous sa surveillance) si des raisons de santé l'y obligent. Et elle préférerait sûrement mourir que d'être obligée d'envoyer élever ses enfants au loin, comme cela se fait journellement en Europe.

Sitôt qu'elle est mère, elle renonce à tous les plaisirs et se condamne à une réclusion volontaire et de longue durée, car se mariant très jeune et étant généralement très féconde, les familles de dix ou douze enfants ne sont pas rares au Brésil.

Le sentiment maternel est si exhubérant, qu'il ne s'étend pas seulement aux propres enfants, mais aussi aux étrangers ; car dans presque toutes les familles on rencontre de pauvres orphelins (fils de parents pauvres ou simplement de servantes à la maison), admis à la table commune, partageant le pain et les

caresses de la mère de famille, et traités sur le même pied d'égalité que les enfants de la maison.

Il y a quelques jours encore, je pus constater un exemple touchant de cette hospitalité traditionnelle dans ce pays si grand et si généreux.

Etant en visite dans une maison pleine d'enfants, je remarquai, au milieu de la troupe bruyante et joyeuse, une petite fille de cinq à six ans, toute couverte de cicatrices, signes visibles d'une maladie héréditaire et répugnante.

— Vous regardez cette petite fille, me dit la jeune femme, qui s'aperçut de ce qui attirait mon attention ; eh bien, je l'ai retirée de la pourriture ; sa mère, qui était ma blanchisseuse, est morte à la suite de couches ; et quand je vis ce pauvre petit être si délaissé, si misérable et dont le corps n'était qu'une plaie, je fus tellement émue de pitié que je la fis transporter chez moi pour lui prodiguer mes soins. Les médecins la croyaient perdue ; mais je ne me suis pas laissé décourager, je la soignai moi-même, et vous voyez que mes efforts ont été récompensés puisqu'elle est là maintenant, jouant avec les autres et complètement guérie de son horrible maladie dont elle n'a conservé que des traces.

De pareils traits n'ont pas besoin de commentaires et en disent plus long que tous les éloges imaginables.

Mais, puisque j'ai entrepris de dire la vérité, je dois avouer aussi que trop souvent cette tendresse dégénère en faiblesse et que les enfants sont excessivement gâtés. Les jeunes filles alors vivent presque toutes dans une oisiveté complète ; à part l'étude du piano et quelques ouvrages d'aiguille et de crochet, elles ne font pas œuvre de leurs dix doigts.

Ce mélange de philosophie et de fatalisme qui fait le fond du caractère brésilien, se complait à leur laisser la liberté de jouir de leur jeunesse. On pense que le jour des épreuves arrivera toujours trop tôt et que la nécessité, cette grande éducatrice de l'humanité saura bien les faire sortir de leur indolence ; du reste elles ont l'exemple de leur mère et de leur grand'mère, et elles sauront le mettre à profit quand il le faudra.

D'ailleurs, les évolutions par lesquelles passe le Brésil amènent aussi des évolutions dans la société, et toutes les coutumes tendent à se modifier.

Il y vingt ans, une femme ne sortait pas seule et aujourd'hui les femmes, voire même les jeunes filles, cherchent à s'affranchir de cette coutume et à acquérir leur liberté.

L'ambition de la Brésilienne serait d'être comme la française, mise au courant des affaires commerciales de son mari ; j'ai constaté bien des fois combien elle regrettait d'être, par son éducation et les mœurs du pays, complètement écartée de ces sortes d'affaires. Une de ses préoccupations constantes est de venir en aide à son mari et d'augmenter par son travail le bien-être de la communauté. Les instruites ouvrent des externats et instruisent les enfants du voisinage, en même temps que les leurs ; d'autres mettent à profit leurs talents de pâtissières (doceiras) et font des gâteaux et des sucreries (ballas) qu'elles envoient vendre dans la ville ; quelques-unes prennent des entreprises de blanchissage ; d'autres se font couturières ; d'autres enfin s'occupent de l'élevage des bestiaux et font un grand commerce de lait.

Tous ces efforts dénotent une grande aspiration à sortir de la sphère dans laquelle l'a confiée l'éducation portugaise.

Cette aspiration noble et légitime ne pourra être satisfaite que lorsque le niveau de son instruction sera plus élevé.

La Brésilienne l'a compris : nous en avons la preuve dans cet essai de jeunes filles, qui se dirigent journellement vers les établissements d'instruction supérieure ; l'école normale, les écoles d'instruction secondaire, etc., sont trop étroites pour contenir les aspirantes avides de se désaltérer à la source vivifiante de la science.

L'école de médecine du Roi même, compte plusieurs étudiantes, et a déjà décerné le titre de docteur à plusieurs d'entre elles.

Nous ne pouvons qu'applaudir ce mouvement émancipatoire et l'encourager ; non que nous trouvions

que la femme doive changer de rôle et s'immiscer dans la politique ; non, ces sortes d'affaires sont du domaine des hommes, (il y en a quelquefois bien assez pour les embrouiller), et qu'elle se contente de la tâche grandiose et difficile entre toutes, celle qui lui a été marquée par la nature : Elever chrétiennement la génération future et la préparer aux grandes choses que le XXe siècle lui destine.

Pierre B. de Boucherville

GENTIL TOUTOU !

Oscar Dutilleul est tombé amoureux de Mme Letrinquart, une veuve fort jolie qu'il compte épouser prochainement.

La jeune femme habite une coquette villa aux environs de Paris.

Dutilleul s'y rend pour la première fois.

Il sonne à la grille ; et comme il s'aperçoit que celle-ci n'est pas fermée, il entre et suit l'allée qui mène à la villa.

A ce moment, un gros chien vient se jeter dans ses jambes en gambadant avec des signes de joie non équivoque.

Oscar flatte le dogue de la main, tout en lui disant :

— A bas les pattes, voyons !... A bas les pattes !...

Cet animal-là m'a mis dans un bel état !

Et, en effet, le molosse, en posant ses grosses pattes sur la poitrine, le dos et les bras du trop heureux Dutilleul, lui a souillé de boue tous ses vêtements.

— A bas les pattes ! crie toujours Oscar, tout en se brossant et s'acheminant vers la villa.

Une bonne vient lui ouvrir la porte.

— Madame Letrinquart ?

— Entrez, monsieur.

Oscar entre joyeusement dans le salon, toujours escorté du gros chien qui, d'un bond, s'élance sur le canapé et s'y installe commodément.

— Voilà un animal que sa maîtresse gâte trop, se dit Oscar.

Bientôt la jeune veuve arrive, et l'amoureux ne songe plus à l'affreux molosse.

Mais celui-ci ne l'entend pas ainsi, sans doute, et désire être en tiers dans l'entrevue car il ne tarde pas à descendre du canapé pour aller près des deux fiancés ; il pose une patte sur la robe de Mme Letrinquart et l'autre sur le pantalon de M. Dutilleul.

La veuve ne semble point se formaliser de cette familiarité ; elle caresse le chien en murmurant, avec cette intonation de voix que les gens se croient obligés de prendre quand ils parlent aux bêtes :

— Oh ! le beau toutou... le gentil toutou !

— Zentil !... zentil !... répète Oscar, pendant qu'il se dit en lui-même : Est-ce que cet animal ne va pas bientôt nous laisser tranquilles ?... Si j'étais le maître, comme je te flanquerais à la porte à coups de canne !... Mais, aujourd'hui, la belle veuve ne me le pardonnerait pas !

Les deux amoureux continuent donc à causer ; mais quand le chien s'aperçoit qu'on ne s'occupe plus de lui, il se met à grogner et avance sa grosse tête.

— Oh ! le beau toutou ! murmure Mme Letrinquart en le caressant.

— Zentil !... zentil ! reprend Oscar, qui se dit avec une fureur croissante :

— Décidément, c'est insupportable !... et ma future a une affection pour les chiens qui dépasse toutes les bornes !...

Bientôt après, la bonne ouvre la porte du salon en disant :

— Madame est servie.

Allons, monsieur Oscar, dit la jolie veuve, passons dans la salle à manger ; vous devez avoir grand appétit.

Les deux fiancés s'en vont, toujours accompagnés du molosse.

Celui-ci ne tarde pas à prendre les devants, attiré par l'odeur d'un superbe poulet rôti.

D'un bond il se précipite sur la table, enlève le poulet et va le dévorer dans le jardin.

La veuve ne sourcille pas.

—Bast ! dit-elle à la bonne ahurie, c'est un petit malheur !

—Sapristi ! madame, dit Oscar, vous aimez donc bien les chiens ?

—Les chiens ?... moi !... je ne peux pas les souffrir !

—Mais celui-ci ?...

—Celui-ci, c'est différent... puisqu'il vous appartient.

—A moi ?... Mais je ne peux pas voir un chien en peinture !... Je croyais qu'il était à vous !

—Et nous qui avons passé toute notre matinée à caresser cette horreur de chien errant croyant nous être mutuellement agréables !

BOM.

LE 65^e BATAILLON

(Voir gravure)

Ainsi que nos lecteurs l'ont appris, le lieutenant-colonel Prévost s'est retiré du 65^e bataillon. Afin de témoigner leur estime à leur ancien commandant, le lieutenant-colonel Labelle et les officiers du bataillon ont offert, il y a quelques jours, à l'hôtel Windsor, un dîner d'adieu au colonel Prévost. En même temps que ce dîner, les officiers donnaient, en souvenir, un magnifique groupe d'eux-mêmes, préparé par la maison Quéry & frères.

Il nous fait plaisir de reproduire, cette semaine, ce groupe de nos officiers canadiens-français. Nous sommes certains que tous nos lecteurs aimeront à conserver cette gravure représentant les officiers de notre seul bataillon canadien-français de Montréal.

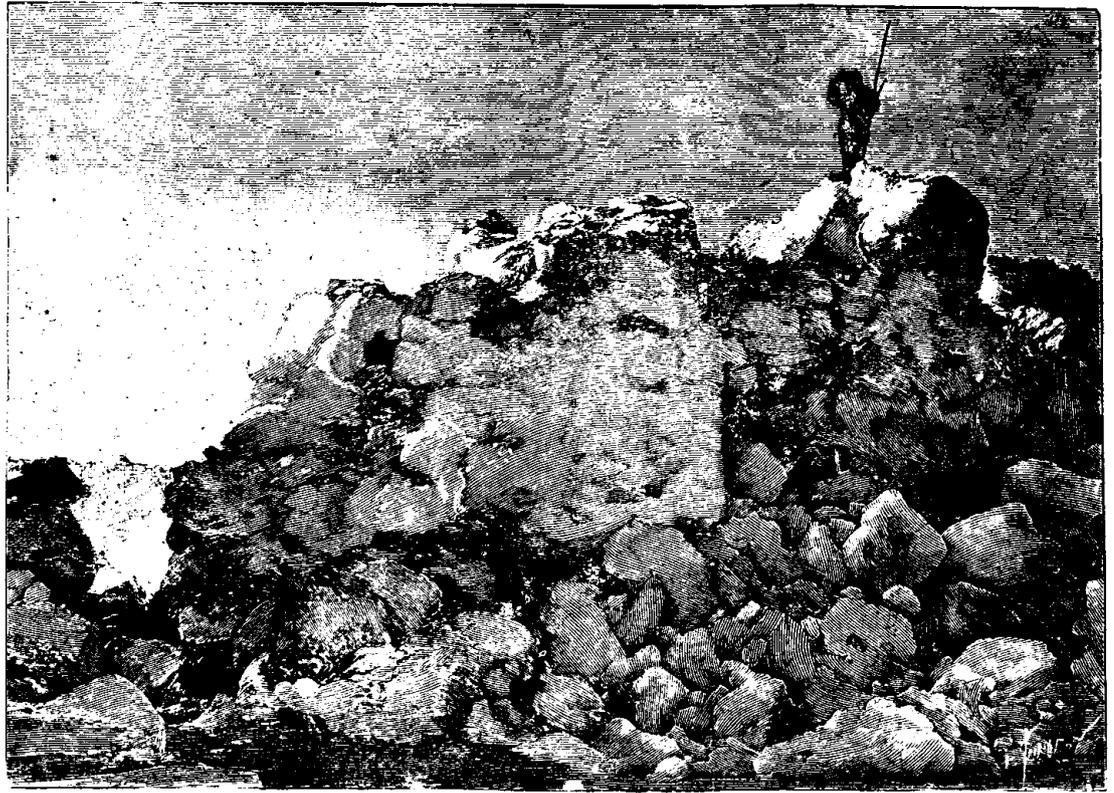
L'EXPLORATEUR NANSEN

(Voir gravures)

A l'occasion du voyage triomphal de l'explorateur Nansen à Paris, nous publions aujourd'hui deux gravures, dont l'une nous montre l'intrépide explorateur au sommet d'un *hummock*—ces immenses amoncellements chaotiques de glaces dès le 85^e degré jusque... personne ne sait où !—la deuxième nous fait voir son dernier campement au moment où il va quitter, avec un seul homme de son équipage (ils étaient treize en tout), le navire bloqué dans les banquises, afin de s'avancer le plus près possible du pôle.

Nous avons déjà publié, il y a quelques mois, les portraits de M. et Mme Nansen.

Le navire le *Fram*, qui signifie : "En avant !" était parvenu plus loin qu'aucun navire, au 84^e degré de la-



AU POLE NORD.—NANSEN AU SOMMET D'UN HUMMOCK

titude. Plus rien que six degrés, et le pôle Nord allait livrer ses secrets !

Six degrés ! Cent cinquante lieues, quatre cent cinquante milles : qu'est-ce cela pour un homme rompu à la fatigue, bien vêtu, supportant admirablement les 40 ou 45° sous zéro, formant la température ordinaire de ces parages ?

Qu'en est-il de ce pôle Nord, et va-t-il enfin nous livrer son secret qu'il garde et défend si jalousement depuis que l'homme a paru dans la création ? Est-ce une mer libre ou n'y a-t-il que glaces éternelles jusqu'au point précis du 90^e degré ?...

Nordenskiöld, le Suédois, l'avait voulu voir, ce 90^e degré, en 1878-79, et il en est revenu. Avant lui, que de malheureux écrasés dans les embrassements horribles des banquises, que d'ossements recouverts sans doute par des couches et des couches de glace, et qu'on ne retrouvera peut-être jamais !

Nansen se promit de découvrir le pôle : trois ans durant, il se laissa entraîner par les vents favorables et le mouvement des glaces selon la direction des cou-

rants. Il parvint au 84^e degré, et commença de voir qu'il y a "loin de la coupe aux lèvres."

Le 16 mars 1895, Nansen quitte son navire, y laissant onze de ses compagnons. Il prend vingt-huit chiens, trois traîneaux munis de patins doubles, faits de bambous et de toile à voile, ne pesant que trente sept à trente-huit livres (dix-huit kilos et demi), dont le chargement total, pour cent jours, n'excédait pas treize cents livres (650 kilos) de provisions !

Il parvint, au travers de mille périls, de fatigues sans nom, à s'avancer de quelques milles encore, et se vit forcé vers le 86^e degré, de rebrousser chemin : il put rejoindre son navire, et, plus heureux que la plupart de ses devanciers, il revint en son pays : mais le pôle Nord, cette fois encore, avait gardé son secret !

F. PICARD.

L'ART CULINAIRE

Saumon roulé.—Ouvrez un saumon dans sa longueur, prenez-en la moitié dont vous enlèverez les arêtes et que vous blanchirez ; saupoudrez le côté de l'intérieur d'un mélange de poivre, de sel, de muscade, d'huîtres hachées, de mie de pain ; roulez fortement le saumon sur lui-même ; mettez-le dans un plat creux et faites-le cuire au four bien chaud. Quand il est cuit, servez-le avec une sauce appropriée.

Recette des pigeons aux navets.—Quand vous aurez vidé, flambé et troussé des pigeons, mettez-les dans une casserole avec un morceau de beurre et faites-les bien dorer de tous les côtés ; retirez-les ensuite ; faites un roux avec le beurre et un peu de farine, mouillez avec du bouillon ; ajoutez un bouquet de persil, une ciboule et un peu de cognac ; remettez les pigeons avec des navets que vous aurez passés au beurre, laissez cuire à petit feu, enlevez le bouquet, débridez les pigeons, dégraissez la sauce et servez.

LEÇONS DE LANGUES

M. Firmin Picard, homme de lettres, offre de donner des leçons de français dans famille anglaise. Conditions faciles. Pourrait enseigner aussi le latin, l'italien, principes de grec, espagnol. Lui écrire bureau du MONDE ILLUSTRÉ à Montréal.

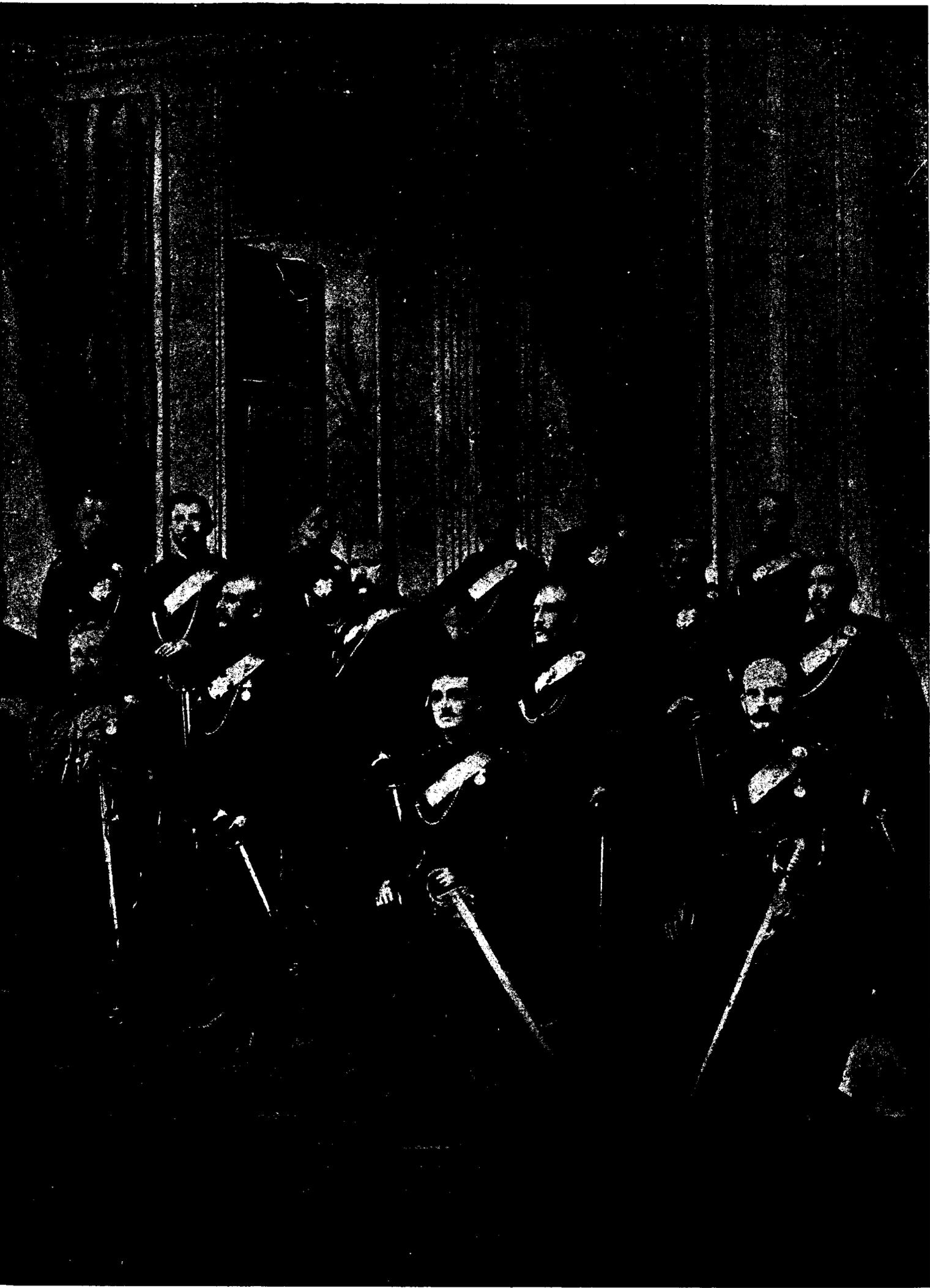


AU POLE NORD.—LE DERNIER CAMPMENT AVANT LA SÉPARATION



| | | | | | | | | | |
|-----------------------|------------------------|--------------------------------|------------------------|----------------------|---------------|------------------------|-------------|-----------------------------|----------|
| | Lt C. ovis St-Louis | Lt Ls Leduc | Capt F. Pelletier | | Lt A. Gélinas | Lt Corriveau | Lt Loranger | | Lt Li |
| Capt H. Labelle | Major adj. d'Orsennens | | Capt E. de Tonnancourt | Major A. Laframboise | | Capt DeBlois Thibaudau | | Chapelain, le chanoine Mart | Lt-colon |
| Capt Eugène Desnoyers | | Major quartier-maitre Larocque | Chirurgien-major Roy | | | Lt-colonel Labelle | | | |

GRUPE DES OFFICIERS DU 65me BATAILLON D



Lt Lionel Dansereau Lt Germain Lt Outmet Capt J. Tarte Lt H. Desjardins Lt E. Peltier
Manoile Martin Lt-colonel Prévost Major Z. Hébert Capt Pierr. Trudel Capt pale-maitre Ostell Capt Jos. Peltier Capt Beauchamp Ass. chirurgien-major Archambault
Capt adjudant S. Mackay

ON DE MONTRÉAL.—Photo. Quéry frères

Banque de la Cité et du District de Montréal

CINQUANTIÈME RAPPORT ANNUEL

Le 4 courant, avait lieu l'assemblée des actionnaires de cette institution.

Le rapport, comme par le passé, est des plus satisfaisant, et fait grand honneur à l'habileté et à la sage administration du directeur-gérant, M. Henri Barbeau.

Cette banque, on le sait, est l'une des plus florissantes institutions du pays. Sir William Hingston, qui occupait le fauteuil présidentiel, a lu le rapport suivant :

Messieurs,

Les Directeurs ont l'honneur de vous soumettre le résultat des opérations de cette banque durant l'année terminée le 31 décembre 1896, et de vous présenter un état général de ses affaires.

Les profits nets de l'année ont été de \$115,678.09. Cette somme, ajoutée à la balance du compte de profits et pertes de l'année précédente, qui était de \$156,024.56, porte le chiffre de ce compte à \$271,702.65. Après en avoir déduit le paiement de deux dividendes, il reste au crédit de ce compte un reliquat de \$191,702.65, le fonds de réserve étant encore de \$400,000.00.

Durant l'année le capital a été passablement recherché, et les taux de l'intérêt ont été suffisamment rémunérateurs.

Le total des affaires transigées durant cette année a été de soixante-quinze millions de dollars.

La somme des dépôts a été de \$212,346.64 de plus que l'année précédente.

La moyenne de la somme due à chaque déposant a été de \$188.16 : elle était de \$188.75 l'année dernière.

Le nombre de comptes ouverts au 31 décembre dernier était de 50,897, ou 1.284 de plus que l'année précédente.

Vos directeurs ont eu à déplorer la mort de leur très estimé collègue, sir Joseph Hickson, qui rendait d'excellents services à cette banque par ses conseils sages et prudents. Il a été remplacé dans ce bureau par l'élection de M. Robert Mackay.

Comme de coutume, l'inspection des livres a été souvent et minutieusement faite durant l'année.

Le certificat des auditeurs et le bilan sont au bas de ce rapport.

Vous êtes priés d'élire des directeurs et des auditeurs pour l'année courante.

WM.-H. HINGSTON,
Président.

Etat des affaires de la Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal, le 31 décembre 1896.

| PASSIF | |
|--------------------------------------|-----------------|
| Montant dû aux Dépositants..... | \$9,573,130.37 |
| " " " au Receveur Général..... | 93,341.86 |
| " " " au Fonds de Charité..... | 180,000.00 |
| " " " aux comptes ouverts..... | 62,472.18 |
| Profits et Pertes..... | 191,702.65 |
| Fonds de Réserve..... | 400,000.00 |
| Capital..... | 600,000.00 |
| | \$11,100,647.06 |

| ACTIF | |
|---|-----------------|
| Actions du Dominion du Canada et intérêt accru..... | \$1,526,250.00 |
| Débitures du Gouvernement Provincial de la cité de Montréal et autres Municipalités..... | 2,076,110.61 |
| Prêts garantis par des valeurs collatérales..... | 5,102,258.24 |
| Bâtisses de la Banque (bureau central et succursales)..... | 400,000.00 |
| Fonds de Charité placé sur débiteures municipales approuvées par le Gouvernement Fédéral..... | 180,000.00 |
| Autres valeurs..... | 302,961.30 |
| Espèces en caisse et dans les Banques..... | 1,513,067.51 |
| | \$11,100,647.06 |

Nombre de Comptes ouverts..... 50,877

Somme moyenne due à chaque Dépositant le 31 décembre 1896..... 188.16

H. BARBEAU,
Gérant.

Contrôlé et trouvé conforme

JAS. TASKER }
G.-N. MONCEL } Auditeurs

THÉÂTRES

The New South, dû à la plume de Clay M. Greene, auteur de *The Golden Giant* et autres qui ont été accueillies avec faveur au Théâtre Français, est représenté cette semaine, d'après les affiches, par la troupe permanente du théâtre. Cette pièce a été représentée déjà il y a deux ans, au Broadway Théâtre, à New-York, avec Joseph Grismer et Phoebe Davies dans les principaux rôles, et elle a remporté un éclatant succès.

On remarquera surtout dans le programme du vaudeville, Billy Van, qui est un acteur très amusant et très original. Il y aura encore Barney Ferguson et J.-H. Mack, qui brillent depuis dix ans, sur tous les théâtres ; Nelson et Mulledge, bien connus ici, Lorenzo et Allen, etc.

Slaves of Gold, un grand drame à sensation, est l'attraction du Théâtre Royal, cette semaine. Voici ce

que dit le *Boston Herald*, dans son compte-rendu de mardi dernier d'une représentation de cette pièce au Bowdoin Square Théâtre : "*Slaves of Gold* a remporté un très joli succès, hier soir. Cette pièce possède un intérêt très puissant et elle est fortement charpentée. Il y a au second acte une scène très réaliste. L'héroïne qui apprend qu'un complot a été fait pour tuer son père, s'élance à travers une fenêtre de la maison où elle a été enfermée et se confiant à une branche d'arbre qui ploie sous son poids, elle se laisse tomber à terre et échappe à ceux qui travaillent à sa perte. Elle avertit son père à temps du danger, mais une explosion les ensevelit dans la mine avec les assassins. Cette scène a été vivement applaudie et elle est l'une des plus fortes qui existent.

GRAVURE-DEVINETTE



IL Y AVAIT LÀ UN ÉTUDIANT TOUT A L'HEURE :
OU EST-IL ?

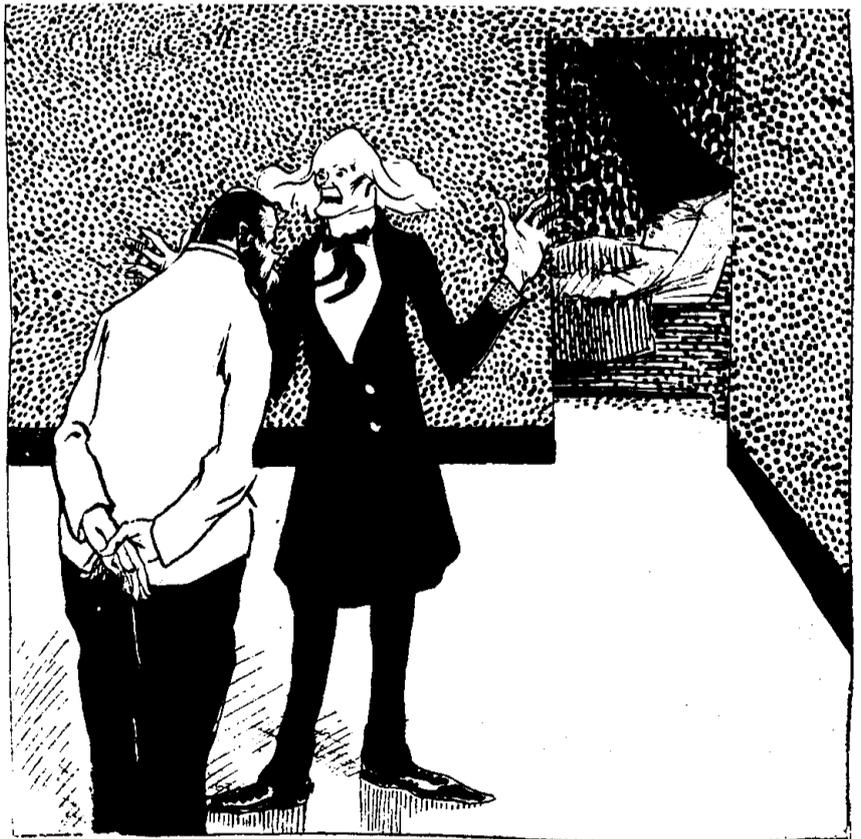
Le curé d'un village prêchait la Passion. Au moment où il dit que Jésus avait été pris dans le Jardin des Oliviers, une bonne femme s'écria :

—C'est bien fait ! Qu'est-ce qu'il allait faire encore dans ce jardin, il s'y était laissé prendre l'année dernière !

DÉSAPPOINTEMENT



—Qu'y a-t-il, mon enfant ?...
—Oh ! c'est rien, madame... c'est des gens sans ouvrage qui battent le pavé !...



—Voyons, docteur, vous savez que je suis son seul parent, son unique héritière dites-moi la vérité ?
—Vous êtes un homme, on peut tout vous dire... Dans huit jours, votre oncle sera sur pied !

UN

11

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

De l'autre côté de la baie, chez les Noël, les choses continuaient aussi d'aller leur train ordinaire.

L'accident de la passerelle avait, sans doute, causé une vive alerte, surtout dans l'esprit de Suzanne ; mais on avait attribué la rupture à une cause toute fortuite, comme la chute d'un caillou pesant plusieurs tonnes.

Ainsi l'expliquait, du moins, Thomas, le chef de la petite colonie.

Quant à ce qui avait fait choir ce caillou, les avis étaient partagés....

Etaient-ce les pluies torrentielles des jours précédant la catastrophe ou la main criminelle des sauvages ?

Thomas accusait ces derniers, tout comme le faisait Gaspard.

Les autres opinaient pour une dégringolade accidentelle.

Personne, on le voit,—pas plus à l'est qu'à l'ouest de la baie,—ne soupçonnait que la passerelle eût été sciée malicieusement.

Telle était la situation dans les premiers jours de septembre.

Ajoutons cependant qu'à l'est comme à l'ouest, chez les Noël comme chez les Labarou, certains remue-ménage inusités, un branle-bas général de nettoyage, divers travaux de couture et autres préparatifs ayant une signification énigmatique.... laissaient prévoir que quelque événement mémorable devait se passer sous peu.

En effet, le 15 septembre,—c'est-à-dire dans une dizaine de jours au plus,—une grande visite était attendue....

Celle du missionnaire !

Or, à l'occasion de cette visite bisannuelle, le premier mariage entre gens de race blanche serait célébré à Kécarpoui....

Celui d'Arthur Labarou et de Suzanne Noël !

Il avait bien aussi été question d'unir Gaspard et Mimie.

Mais les deux fiancés, d'un commun accord,—ou plutôt désaccord,—avaient remis la partie au printemps suivant.

Jusque là, il pouvait couler "joliment" de l'eau sous les ponts.

XVI

DEUX COMPÈRES

La goélette courait, bâbord amures, vers la côte, pendant qu'à droite défilait rapidement le littoral tourmenté de Terre-Neuve.

Bien qu'à une dizaine de milles de distance, la ligne boisée des pointes et des baies, les saillies des caps, les taches sombres des forêts se dessinaient successivement, et avec une grande netteté, sur l'horizon de l'est, à mesure qu'on avançait vers le nord.

Il était sept heures du soir.

Thomas Noël, enveloppé d'un imperméable de grosse toile huilée et coiffé d'un chapeau également à l'épreuve de l'eau, tenait la barre.

A ses côtés, la pipe aux lèvres et le regard obstinément fixé sur la côte nord, un jeune homme, à l'air renfrogné et dur, était debout, gardant son équilibre en dépit de la houle, par un simple mouvement des reins.

Ce garçon-là devait avoir le *piéd marin*, car cette houle, très forte et rencontrée de biais, faisait rouler le petit vaisseau comme un simple bouchon de liège.

Mais, soit habitude, soit préoccupation, le personnage en question semblait aussi à son aise sur ce pont mouvant que sur le *plancher des vaches*,—comme les marins appellent dédaigneusement la terre ferme.

C'était,—on l'a deviné,—Gaspard Labarou.

Les deux compères revenaient d'une courte excursion de pêche le long du littoral français,—*french shore*,—de Terre-Neuve ; et, après avoir préparé temporairement leur poisson, ils se hâtaient de regagner Kécarpoui pour l'encaquer définitivement.

Toutefois, au moment où nous les mettons en scène,—le 12 septembre au soir,—leur conversation n'avait aucunement trait à leur métier de pêcheurs.

Traduction et reproduction interdites en ce pays.

—Mon vieux, disait Thomas, tu n'es guère persévérant et je te croyais plus solide.... Quoi ! parce que tu as manqué ton coup une première fois, te voilà découragé et prêt à abandonner la partie !....

—Il y a bien de quoi perdre confiance, aussi, nom d'un phoque ! répondait Gaspard, les dents serrées.... Une affaire si bien montée !.... Un coup si supérieurement organisé, manquer cela, à quelques secondes près !—Car, enfin, si ce moricaud de Wapwi fût arrivé seulement une demi-minute plus tard, mon cousin "faisait le saut !"

—Ah ! pour ça, oui !.... Et un rude plongeon, encore !

—Et j'aurais le chemin libre pour arriver à ta sœur !

—Rien de plus vrai. Pas un concurrent à trente lieues à la ronde !

—Chien de sort ! C'est ce qui s'appelle n'avoir pas de chance.

—Dame !....

—Une *déveine* de pendu....

—Un peu.

—Et *manger son avoine* en grinçant des dents.

—Le fait est que ta position....

—Eh bien, oui, ma position.... ?

—Est assez humiliante.

—Ah ! tu l'avoues !.... Elle est tout simplement "impossible," ma position !

—Ah ! bah !

—De quelque côté que je me retourne, je ne vois que des visages soupçonneux : Mimie, sans en avoir l'air, ne me perd pas de vue ; mon oncle et ma tante me semblent tout "chose" ; Arthur paraît envahi par de vagues soupçons ; quant à ce petit Abénaki de malheur, il me fait toujours l'effet de "mijoter" quelque complot contre moi....

—Imagination que tout cela, mon camarade !

Gaspard, sans répondre, reprit après un instant d'absorption en lui-même :

—Quant à *chez vous*, je devine aussi des sentiments de défiance à mon égard.

—Tu es fou.... Personne à la maison n'a l'ombre d'un soupçon.

—Qu'en sais-tu ?.... As-tu bien observé ta sœur ?

—Oh ! ma sœur, elle est comme toutes les petites filles qui vont se marier : elle ne pense qu'à ses toilettes.

—A cela et à autre chose, je le jurerais !

—A quoi donc ?

—A une certaine confiance que je lui ai faite, la veille de....

—De l'accident ! acheva Thomas, avec un sourire narquois.

—Tu dis bien : de l'accident,—car c'en est un ; *il faut* que c'en soit un !

—On y aidera : va toujours.

—Je lui ai révélé, comme tu ne l'ignores pas, le meurtre commis par mon oncle.

—Et tu as *bien fait*. Je te l'avais conseillé du moment que j'ai appris la chose.

—Mais j'ai un peu "farilé" la vérité, en la laissant sous l'impression que mon oncle avait été l'agresseur.

—Il paraît que c'est notre père qui a "tapé" le premier, remarqua tranquillement Thomas.

—L'oncle Labarou prétend cela, du moins ; mais c'est à prouver.

—La mère Noël est convaincue qu'il dit vrai : il n'y a donc plus à revenir là-dessus. D'ailleurs, la preuve viendra en son temps, affirme-t-elle.

—Elle est de bien bonne composition, ta mère !.... et j'en connais qui ne s'accommoderaient pas si vite d'une affirmation intéressée....

—Laissons là ma mère, veux-tu ? fit remarquer Thomas.—Ce qu'elle fait est bien fait.

Gaspard se le tint pour dit et n'insista plus.

Pendant quelques minutes, on garda le silence.

La goélette courait allègrement, *grand large*, vers la baie de Kécarpoui, dont on commençait à distinguer les pointes.

Dans une coupée d'heures, au plus, si la brise tenait bon, on embouquerait ce bras de mer et l'on pourrait dire bonsoir aux "bonnes gens."

Mais, précisément, la brise se prit à mollir petit à petit.

Gaspard en fit la remarque.

—Le vent tombe, dit-il.... Pourvu qu'il ne nous lâche pas tout à fait !....

—Ce n'est qu'une accalmie, répondit Thomas, après avoir observé le firmament. M'est avis que si le *nordet* se repose, c'est pour reprendre des forces.

—Ah ! tu crois donc qu'il ferait grand vent demain soir ?....

—Grand vent et grande mer : nous voici à l'équinoxe.

—Ma foi, tant pis !

—Pourquoi dis-tu cela ?

—Parce que demain, Arthur et moi, nous devons passer la nuit sur l'*îlot du large*, tu sais ?....

—A l'entrée de la baie?... Je connais ça.—Mais qu'allez-vous faire là ?

—La guerre, mon vieux : une guerre à mort aux canards, outardes et autres volatiles qui viennent, à marée basse, s'y empiffrer de mollusques et de graviers.

—Ah ! ah ! fit Thomas.

Puis il s'arrêta une seconde pour réfléchir. Après quoi, regardant fixement son ami :

—Mais il va faire un temps de chien, demain la nuit, ou je ne connais plus rien aux signes de l'air !

—Peu importe : il faut bien profiter des basses mers pour approvisionner de gibier les deux maisons, en vue des... noces !

Et Gaspard prononça ces derniers mots sur un ton si singulier, que son compagnon fixa encore sur lui un regard narquois.

—Hum ! hum ! fit-il à voix basse.

—Tu dis ?... interrogea l'autre.

—Rien... Ah ! mais si !... Dis donc, mon vieux, sais-tu qu'à marée haute, demain entre minuit et une heure, il y aura peut-être une vingtaine de pieds d'eau vers l'îlot ?

—Ça ne m'étonnerait pas. Nous approchons de l'équinoxe, et il a tant venté de l'est !

—Et vous aller passer la nuit là, Arthur et toi ?

—Une partie de la nuit, du moins. C'est à marée basse et vers le commencement du montant que le gibier afflue sur le sable de la petite grève, par bandes incroyables.



—Quel coup ?... Voyons, quelle est ton idée ?— Page 44, col. 1

—Vous ferez une belle chasse !... murmura Thomas, soudain très préoccupé.

—Qu'est-ce qui te prend donc ? lui demanda Gaspard, s'apercevant de son trouble.

—Oh ! rien... Ça serait pourtant un beau coup ! marmotta le jeune Noël, comme se parlant à lui-même.

—Quel coup ?... Voyons, quelle est ton idée ?

—Une hallucination... qui me passe tout à coup devant les yeux !

—Et cette hallucination te fait voir ?...

—L'un de vous deux abandonné par son compagnon sur l'îlot...

—Hein ! fit Gaspard, sursautant.

—... Et disparaissant sans laisser de traces, emporté par la marée montante... acheva Thomas, sans avoir l'air d'y toucher.

Gaspard eut une seconde de stupéfaction et devint très pâle.

Il regarda son compagnon.

Mais celui-ci, le coup porté, semblait uniquement occupé de sa barre de gouvernail, qu'il manœuvrait pour embouquer la baie.

On arrivait.

Plus un mot ne fut échangé.

Les deux hommes, après une course d'un petit quart-d'heure vers le fond du bras de mer, abaissèrent les voiles, jetèrent l'ancre et descendirent dans la chaloupe du bord, pour débarquer.

Au moment où Gaspard était déposé sur la rive ouest par son compagnon,—qui, lui, devait traverser seul de l'autre côté,—il lui dit d'une voix étrange :

—Nous reverrons nous demain ?

—Je ne crois pas.—Il est mieux que tu penses seul à ton affaire.

—Comme tu voudras. Mais, si je me décide, me jures-tu le silence ?

—Je ne trahis jamais un ami.

—Et m'aideras-tu ensuite à obtenir la main de Suzanne ?

—Mon compère, si ce n'était pour te donner à Suzanne, pourquoi donc me mêlerais-je de votre rivalité entre cousins ?

—Ecoute, Thomas... Si jamais je deviens ton beau-frère, nous ferons de beaux coups, tous deux, je ne te dis que ça !... Tu es un homme, et je me sens de taille, moi aussi, à faire autre chose que la petite pêche, près des côtes.

—Voilà qui est parler... Bonne chance, mon vieux, et... du nerf !

—A revoir. Il y aura du grabuge dans la baie, après-demain !

Les deux compères se quittèrent, sur ces mots, et regagnèrent leur logis.

XVII

LE DRAME DE LA SENTINELLE

Comme, très probablement, il ne devait pas s'écouler plus de deux ou trois jours avant l'arrivée du missionnaire, on s'employait ferme des deux côtés de la baie.

Les jeunes gens de la rive ouest avaient promis, pour leur part, des monceaux de gibier à plume.

Aussi, dès l'heure convenue, les deux cousins sont à leur poste.

La nuit s'annonce belle.

A part de grands stratus, allongés tout là-bas sur l'horizon de l'est, vers Terre-neuve, le ciel est gris, presque bleu, ouaté-ci et là de petits nuages transparents au travers desquels s'entrevoient des étoiles.

Rien à craindre, par conséquent, des caprices de la mer.

Il est vrai que les chutes de la Kécarpoui font un vacarme inaccoutumé et qu'il passe des souffles intermittents, sur les hauteurs, dans la cime des sapins...

Mais, vers le soir, quand tout se tait dans la nature, le moindre bruit vous a des sonorités si étranges !...

Embarque, embarque donc, matelots et chasseurs !

Les fusils sont déposés avec précaution à l'avant de la chaloupe, les rames mises en place, et vogue la galère vers l'îlot du Large !

Cette île minuscule,—appelée aussi la *Sentinelle*,—gît par le travers de l'ouverture de la baie, à quelques encablures en dehors d'une ligne qui passerait par ses deux pointes extrêmes.

A marée basse, c'est une agglomération de rochers, bordés d'une étroite lisière de sable et n'offrant pas plus que quelque deux cents pieds de développement irrégulier.

Mais la marée haute, surtout quand elle est poussée par le vent d'est soufflant en rage de l'entonnoir de Belle-Isle, le recouvre quelque fois de plus de douze pieds d'eau.

Il faut donc profiter du *baissant*,—comme on dit ici pour reflux,—si l'on veut faire un séjour de quelques heures sur la *Sentinelle*, dans un but de chasse ou de pêche.

Or, les deux cousins, marin fort expérimentés déjà, ne pouvaient ignorer cette circonstance.

Aussi la lune n'avait-elle pas décrit plus d'un tiers de l'arc de sa course nocturne, lorsqu'ils s'embarquèrent.

La mer pouvait avoir cinq heures de *baissant*, et l'élévation des astres au-dessus de l'horizon septentrional disait à l'œil entendu qu'il était entre onze heures et minuit.

Il fallait, en temps ordinaire, une bonne demi-heure pour gagner l'îlot.

Cette fois, le trajet se fit en une vingtaine de minutes.

On ne parlait pas. Mais on "nageait" ferme.

Une véritable contrainte refoulait, de la bouche au cerveau, les pensées des rameurs.

Et il y a mille à parier contre un que la même cause agissait chez chacun d'eux.

Donc, à part le claquement cadencé des rames entre les *tolets* et le bruit grandissant des chutes de la Kécarpoui, aucune parole humaine ne réveillait les échos de la baie solitaire, dont le fond, enveloppé d'ombre, semblait se reculer de cent toises à chaque effort des rameurs.

La belle nuit !

Comme il faisait bon vivre et comme le cœur de ces jeunes gens, dans la primeur de la vingtième année, devait battre librement en cette soirée de septembre, tout embaumée des senteurs balsamiques qu'apportait la brise du nord !

Eh bien, non !

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

XVI

CYPRIENNE

Le minotier, assis dans une petite salle garnie de meubles couverts de reps vert, achevait, en compagnie d'un homme d'environ trente ans, un flacon de liqueur posé sur le guéridon, à côté d'une boîte de cigares. Tous deux buvaient lentement, coupant leur conversation par l'aspiration du parfum de leur cigare. Le minotier, grand, fort, épanoui, le sang à la peau, riait parfois d'un bon gros rire ; tandis que son compagnon, bilieux de teint, et nerveux à la fois, à en juger par l'agitation de ses doigts, parlait d'une voix saccadée, et levait de temps à autre sur le minotier deux yeux clairs, brillant comme une lame d'acier.

—Je comprends bien ! disait le minotier, et votre offre ne me déplaît pas.

Notaire à Saacy, c'est quelque chose ! mais vous ne tenez pas l'étude.

—Naturellement, répondit le jeune homme.

Il dit cela tranquillement, comme la chose la plus logique du monde. En effet, Aristide Poinçot, premier clerc de maître Noutron, notaire à Saacy, sachant que M. Noutron allait recevoir l'honorariat et prendre sa retraite d'officier public, songeait à se rendre acquéreur de l'étude.

Il possédait de la finesse, l'habitude des affaires, et il avait assez longtemps étudié le droit pour devenir un parfait notaire. Une seule chose lui manquait : les cent mille francs indispensables à l'acquisition de la charge. Les emprunter serait difficile, mieux valait les trouver dans la dot d'une riche héritière.

Aristide Poinçot était doué d'un sens trop pratique pour rêver dans le mariage un bonheur idéal. Il croyait suffisant d'y trouver un grand repos au point de vue des affaires, et un bien-être suffisant par rapport au confortable.

Il n'exagérait point ses ambitions de ce côté. Fils de paysans, élevé dans une misère relative, haïssant la terre parce qu'il n'en avait jamais possédé, il jura tout enfant de ne point conduire une charrue ; et à peine eut-il mis les pieds à l'école qu'il se promit avec non moins d'obstination d'en sortir aussi instruit que le magister.

Certes il lui fallut une incontestable patience, une mémoire prodigieuse et une obstination de mulet pour décider son père à lui permettre de poursuivre ses études. Mais Aristide trouva si vite le moyen de gagner un peu d'argent, il fit si bien miroiter ses ambitions devant la famille, que père Poinçot, après l'avoir laissé travailler dans une étude de Saacy, le laissa partir pour Paris, où Aristide passa deux années.

Il n'y mourut pas de faim, c'est tout ce qu'on peut dire, rentra dans la ferme paternelle plus maigre et plus jaune qu'auparavant, se ménagea une place de second clerc, escalada le premier rang, et se trouva à vingt-huit ans possédant tout ce qu'il faut pour remplir un emploi d'officier civil, moins les billets de banque. Il devenait urgent de se marier.

Dès lors Aristide dressa une carte du département de Seine-et-Marne, sur laquelle il nota les héritières.

Un mois plus tard il commençait sa tournée. Dans les maisons de la bourgeoisie où il se présentait, il échoua du premier coup. Dépourvu même de la bonne grâce qui supplée à la beauté, et portant les signes indélébiles de l'ambition et de l'avarice, il ne séduisit personne, et il dut chercher parmi les filles à marier dont les pères avaient travaillé ou travaillaient encore.

Le nom de Cyprienne se trouva sur sa liste, et, un beau matin, il partit pour le moulin que les eaux du Morin faisaient gaiement tourner.

Il trouva le minotier en bras de chemise, épanoui, souriant, sous la tonnelle de son jardin. Cyprienne lisait le journal à son père, et les yeux perçants du clerc de maître Noutron constatèrent que rien ne manquait à la fille du meunier, ni une beauté tranquille et simple, ni un charme attirant. S'il ignorait le chiffre de sa dot, il connaissait du moins quel avait été l'apport matrimonial de sa mère, car son contrat de mariage avait été dressé dans l'étude de maître Noutron.

Aristide Poinçot ne se présentait point en soupirant. Un mor-

ceau de terre de quelque importance, longeant un lois appartenant au minotier, se trouvait à vendre, et les propriétaires, dans l'espoir d'en trouver un prix avantageux, le faisaient offrir au meunier.

L'affaire fut menée rondement, à la satisfaction du père de Cyprienne. Celui-ci invita Aristide à revenir au moulin ; le clerc y dina, se montra courtois, et Cyprienne, avec la placidité qui faisait un de ses charmes, l'accueillit sans lui témoigner ni sympathie, ni froideur.

Dès lors, le premier clerc de maître Noutron songea à demander officiellement la main de la jeune fille.

Un matin, sans recourir à un prétexte pour arriver chez le minotier, mais sans mettre les gants et la cravate de rigueur, il arriva au moulin, monta au petit salon du meunier, et, tout en buvant un verre de liqueur signée Brizard, il exposa sa situation.

Le meunier souriait.

—Je comprends ! je comprends ! Monsieur Poinçot. Mon Dieu ! cela se passe habituellement de la sorte. La dot paie l'étude, et le jeune ménage vit des revenus de la charge. Je ne mettrai point opposition à la volonté de ma fille. Sa fortune est indépendante, et, Dieu me pardonne ! elle sera majeure dans une quinzaine. Vous aurez mis la main sur un bon numéro à la loterie, si elle vous accepte pour mari. Il y a bien quelque chose qui m'afflige dans tout ceci. Vous demeurez à deux lieues de moi, et j'aurai besoin de prendre le chemin de fer pour aller voir ma fille.

—Vous travaillez depuis si longtemps que vous devriez vous reposer. Le moulin moudrait pour un autre. Votre fortune n'est-elle point assez ronde ? Vendez votre moulin, et venez vivre à Saacy, je me sens tout à fait disposé à vous traiter comme un père.

—Ne plus travailler ! dit le minotier, abandonner le Morin ! ce n'est pas seulement à mon moulin que je tiens, mais à ma maison que j'ai bâtie, à mon jardin que j'ai planté. Si je suivais votre conseil, vous me verriez avant six mois, maigri de soixante livres, les jambes flasques et les bras ballants, regrettant mon existence de meunier, ma roue à billarde, et mon cours d'eau rempli d'écrevisses. Non, non, je ne quitterai pas le Morin.

—Nous pourrions quand même nous retrouver presque tous les jours.

—Oui, presque... Mais cela me coûtera gros de ne plus voir Cyprienne ! N'importe ! j'ai promis de lui transmettre votre demande, je le ferai.

Aristide serra les mains du meunier d'une façon amie, puis il prit la route de Saacy.

Il gardait plus de secrètes espérances qu'il n'en venait de montrer.

Certes, Cyprienne était charmante ; mais, elle atteignait sa majorité. Ses exigences l'avaient-elles jusqu'alors empêchée de trouver un mari ?

Peut-être aucun homme de sa position n'avait-il encore demandé la main de la jolie meunière. La modestie n'était point la qualité dominante d'Aristide.

Il lui avait paru plus difficile d'enlever le consentement du père que celui de la fille.

Au moulin, le minotier chantonna toute la journée.

Pendant qu'il allait et venait inspectant ceci, commandant cela, Cyprienne écoutait les confidences de Néra, et apprenait le retour de Pierre.

Au dîner, le meunier avait un air singulier, inégal et variable tantôt souriant, tantôt préoccupé. Mais comme il remuait de grosses sommes d'argent, et que tout négoce entraîne des soucis, Cyprienne ne s'en tourmenta guère. D'ailleurs, la préoccupation de son père la laissait libre de s'absorber dans ses pensées. Après le repas, tandis qu'elle approchait de Thomas un service à tabac de porcelaine de Saxe, dont elle lui avait fait présent, le minotier lui dit en fixant sur elle ses yeux ronds, à l'expression franche :

—Sais-tu, Mademoiselle ma fille, que tu seras majeure dans deux semaines ?

—Tiens ! c'est vrai, dit-elle en tressaillant.

—Et que nous devons aller chez le notaire.

—Pourquoi faire ?

—Pour signer des papiers, et te mettre en possession de ta fortune.

—Ah ! fit-elle attentive, j'ai donc une fortune à moi ?

—Mais oui, sans parler de tes yeux.

—Combien, père ?

—Devine.

—Est-ce que je saurais deviner ! Et tenez, si vous le voulez, nous ne parlerons point de ces choses ; vous garderez ce que je possède, et vous me remettrez chaque mois ce que vous jugerez convenable pour ma toilette et pour mes pauvres.

—Cela ne se peut pas, mon enfant. Si je suis ton tuteur légal, tu es un subrogé tuteur. Je te dois des comptes, et nous les réglerons. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faudrait-il pas toujours en venir-là ?

—Je n'en vois point la nécessité.

—Un mariage la fera naître.

—Un mariage ! répéta-t-elle rêveuse.

—As-tu juré de coiffer sainte Catherine ?

—Non, mon père, mais je me suis fait serment de ne me marier que selon mon cœur.

—Oh ! ceci est sous-entendu.

—Vous avez été très heureux avec ma mère ?

—Si j'ai été heureux !... répéta le meunier dont la lourde face refléta une tristesse sincère ; mais je pleure encore ma Théréssette ! Si belle, si bonne, si sage ! Je lui ai dû la fortune et le bonheur.

—Parlez-moi de votre mariage, mon père...

—Tout se passa bien simplement, va. Quand les cœurs sont droits et les pensées pures, il en est toujours ainsi ! J'étais garde de moulin ici, et je travaillais ferme. Pas un reproche à faire sur ma conduite. Des bras solides, une franchise de cœur sur la main. Rien dans les poches, par exemple. Mon père était manouvrier et ma mère exerçait l'état de blanchisseuse. La pauvreté, ma Cyprienne ! Moi, j'avais toujours aimé les cours d'eau, le tapage des moulins, je possédais des poumons assez robustes pour défier la farine, et je suivais ma vocation. Certainement Théréssette n'était pas aussi jolie que toi, tu es plus blanche, mieux mise, plus demoiselle ; mais quelle fraîcheur, des dents comme des amandes, des yeux bleus, clairs et gais, une voix pareille à un chant d'oiseau. Elle faisait rayonner le moulin. Tiens, comme toi aujourd'hui !

Thomas se pencha vers sa fille et l'embrassa au front.

—Je voyais bien la beauté de Théréssette, et le soir je me cachais pour l'entendre chanter. Je ne sais point comment il se fit qu'elle comprit que je me serais jeté dans le Morin, si elle m'avait repoussé ; mais un jour qu'elle me surprit dans le jardin écoutant sa chanson, elle me dit de sa voix douce :

—Thomas, pourquoi n'allez-vous point, comme un loyal garçon, avouer à mon père ce qui se passe dans votre cœur ?

Il me sembla que le moulin tremblait, et je me trouvai à genoux, le front sur ses pieds.

—Ce sera plus digne de vous, plus digne de moi. Je vous estime bon, sage et travailleur ; cela suffit pour la dot d'un homme, moi je vous ferai cadeau du moulin.

Et j'allai tout dire au père, en balbutiant, en tremblant ; mais avant que j'eusse fini, Théréssette entra et prenant une des mains de son père, elle me tendit l'autre, avec son sourire qui ouvrait le ciel pour moi. L'ai-je aimée, ma Théréssette ! Songe donc à ce que doit éprouver un pauvre garçon dont la destinée est de rester obscur travailleur et qui, tout d'un coup, devient maître à son tour. Avoir à soi un moulin, une maison, un négoce ! prendre rang parmi les bourgeois ayant des biens au soleil ! Voir aller et venir une femme qui vous a choisis, qui est allée au-devant de vous, avec sa tendresse et son sourire, qui restera avec son dévouement de toutes les heures... Oh ! voilà celles qu'on aime, Cyprienne, et celles qu'on pleure toute sa vie !...

—Mon bon, mon excellent père ! s'écria la jeune fille en l'entourant de ses bras.

Le minotier la regarda avec attendrissement.

—Tu me la rappelles, dit-il ; en te voyant, je crois la retrouver. Aussi, tout ce que j'ai de cœur est à toi, et si j'ai voulu non seulement garder, mais encore augmenter la fortune qu'elle m'apporta, c'est afin de te voir riche, heureuse !

—Heureuse surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, ma fille.

—Comme vous l'avez été ?

—Oui, autant que moi.

—Et, demanda Cyprienne, vous me permettez, comme le fit ma mère, de choisir l'homme que j'aimerais, et de faire pour lui ce qu'elle fit pour vous ?

—Sans aucun doute, ma chérie.

Thomas resta un moment silencieux, puis prenant les deux mains de sa fille dans les siennes :

—Veux-tu me laisser m'occuper de ton bonheur ?

—Après moi, répondit-elle.

—C'est convenu. Tu as vingt ans, l'âge où une femme songe à fonder une famille... l'âge de ma Thérèse... Un parti se présente pour toi. Je n'ai rien promis, ni rien refusé... J'attends ta détermination.

—De qui s'agit-il ?

—Du premier clerc de M. Noutron.

—Ah ! répliqua Cyprienne avec une nuance de dédain, ce petit monsieur bilieux et jaune à l'ambition d'acheter une charge.

—N'est-ce pas naturel ?

—Et il a jeté les yeux sur moi pour la lui payer.

—Cela prouve son goût.

—Si je l'acceptais pour mari, vous n'en diriez pas autant de votre fille. Eh bien ! je vous l'avoue, ce futur notaire ne me tente guère. Vous savez ce que sont ses parents ?

—Des paysans qui sèment, labourent et récoltent. Il n'y a point de déshonneur à cela.

—Je pense comme vous, et moi qui vous ai vu besogner de vos bras, j'estime le travail plus que personne. Mais ce qui fait que je n'ai guère de sympathie pour la famille Poinçot, c'est que, fermiers de différentes terres, ils n'ont jamais rendu une propriété en bon état. Leurs champs passent pour être mal cultivés. Ils font de piètres récoltes, et vivent dans une gêne voisine de la misère. Les filles sont coquettes.

—On n'épouse pas la famille, dit Thomas.

—Sans doute, mais on la subit.

—Autant qu'on le veut bien.

—Ainsi, cette parenté ne vous effraye pas ?

—Ton mari serait notaire.

—Croyez-vous que la fille du meunier en doive être fière ? Tenez, vous vous trompez, dans votre rêve d'orgueil et de bonheur pour moi. Il me faut à la fois moins et plus. Je ne m'abuse pas sur la situation qui me serait faite. Oui, je serais la femme d'un notaire ; mais les femmes de la vieille bourgeoisie trouveraient souvent le moyen de me parler de mes frères, les gardeurs de moutons. On me tolérerait sans m'accepter. Et puis, je me sens humiliée à la penser d'acheter un mari. Mon ambition est toute différente de la vôtre.

—Vous voyez bien, là-bas, sur le Morin, cette scierie dont nous entendons le bruit presque aussi joyeux que celui de notre moulin eh bien ! je me disais : J'aimerais avoir pour mari un beau et brave garçon conduisant cette entreprise, commandant à ses ouvriers, utile aux autres et bon pour moi. Travailleur actif, il apprécierait les qualités de mon père, il l'aimerait. La scierie et le moulin ne feraient qu'un, et mes enfants joueraient dans la grande prairie qui les sépare. Mon père ne nous quitterait point. Je ne serais pas une femme à demi déclassée, m'efforçant de copier celles de mes amies qui ont été élevées dans de grands pensionnats. Mon mari ne rougirait point de voir de la farine sur les habits de mon père, car la fine sciure de bois couvrirait peut-être les siens. Je resterais ce que je suis, une active ménagère, et nous aurions un paradis modeste, mais dans lequel le serpent n'entrerait point.

—Ah ! vraiment, tu as combiné tout cela dans ta petite tête ?

—Tout cela.

—Et tu voudrais me voir acheter la scierie ?

—Dame ! elle est à vendre.

—Tu connais quelqu'un capable de la diriger ?

—Le contre-maître est fort habile, il suffirait en attendant. Les propriétaires actuels ne s'occupent de rien, vous le savez ?

—Je ne comprends pas ! dit le meunier, tu veux la scierie sans savoir à qui elle sera destinée.

—Oh ! je n'ai pas dit cela. Oh ! père ! père je vais tout vous dire... Il y a près de quatre années, j'ai failli mourir, et vous n'en avez rien su... Poursuivie par un taureau furieux, j'étais perdue, quand un jeune homme se jeta au-devant de la bête irritée, m'enleva dans ses bras, me porta dans le canot, et me ramena ici défaillante.

—Et je n'ai pu le remercier ! lui prouver ma reconnaissance !

—La gratitude m'entraîna-t-elle vers lui, ou l'aurais-je aimé quand bien même il ne m'aurait pas sauvée, je ne saurais le dire ; mais, de ce moment-là, je compris qu'il serait mon mari ou que je n'en aurais jamais d'autre. Si je vous ai caché ce désir, mon père, c'est que je voulais avant de vous apprendre le nom de ce jeune homme, le soumettre à une épreuve décisive. Il l'a subie, et il en est sorti triomphant.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)

Aux Jeunes Femmes et aux Jeunes Filles

Une femme, une jeune fille, a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de ses parents et amis. Une santé débile et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ces devoirs. La femme qui travaille courageusement pour aider à subvenir aux besoins de la famille ne peut laisser se détruire ainsi sans en prendre souci, le principe de son existence, sa santé, qui est son gagne pain et la base de son bonheur. Nous nous adressons aux personnes pâles et étioilées, à celles qui ont perdu les couleurs de la bonne santé, et surtout à celles qui sont les victimes de cette terrible maladie appelée le beau mal.

Le remède honnête et sûr, est aujourd'hui à votre portée, et le pharmacien du coin l'a en vente. S'il ne l'a pas, il se le procurera pour vous, ce sont les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le "Journal de Médecine" a dit de ces pilules : "Elles sont la plus merveilleuse découverte du 19^e siècle."

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la maille, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Boîte de poste 2306, MONTRÉAL.

EN DERNIER RESSORT

Lorsque vous aurez épuisé la liste des remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, sans avoir obtenu la guérison attendue, prenez du *Baume Rhumal* qui vous donnera un soulagement immédiat.

CHOSSES ET AUTRES

—A Paris, il y a près de 8,000 femmes à la tête de maisons de commerce.

—La consommation du sucre, par année, aux Etats-Unis, est portée à 4 billions de livres, ce qui équivaut à 60 livres par tête.

—D'après des calculs sérieux, on a découvert qu'il se dépose 1,000 tonnes de suie par mois sur les 118 milles de superficie de la ville de Londres.

—La récolte de clous de girofle de la côte de Zanzibar, est, dit-on, seulement de la moitié de celle de l'an passé, qui déjà était faible.

—La folie du rouge semble menacer de tout envahir et nous pouvons nous attendre cette année à voir des femmes habillées de rouge de la tête aux pieds.

—Les chapeaux de voyage pour dames seront cette année des chapeaux canotiers (sailors) en paille brune ou mélangée, bleue, blanche et rouge et seront garnis d'un simple ruban.

—Plusieurs ouvriers ont commencé, du côté de Montréal, les travaux nécessaires par l'élargissement du pont Victoria. On est actuellement occupé à l'enlèvement des pierres de la grande culée.

—Avec l'aide de machines perfectionnées aujourd'hui, un morceau de cuir est converti en bottine en 34 minutes, après avoir passé par 15 machines et dans 63 mains.

—A propos d'huître, nous trouvons dans le *Cosmos*, une jolie histoire dans laquelle ce mollusque joue un rôle tout à fait inattendu. Une huître oubliée à terre dans un office, avait profité de la nuit pour bailler quelque peu. Trois souris qui passaient par là, eurent l'imprudence de fourrer leur nez fin entre les deux coquilles. Aussitôt l'huître, se sentant désagréablement chatouillée, ferma ses valves et les curieuses se trouvèrent prises.

AYEZ-EN TOUJOURS CHEZ VOUS

Sans attendre que le mal ait fait des progrès et soit plus difficile à combattre, guérissez toutes les affections de la poitrine, des bronches, des poumons et de la gorge, avec le *Baume Rhumal*.

—Comme étoffes, la soie, le satin, le cachemire, les lainages et le linon seront bien portés. Les robes et le corsage comprendront beaucoup de garnitures; dentelles, broderies ou incrustations de guipures. Sur taffetas ou foulard écossais on brodera en ganse ronde ou en ganse, en soutache de soie, tandis que sur toile ou cotonnade à carreaux la broderie est faite en laine mohair blanche ou en ganse, en soutache de coton, ou bien d'un point de chaînette en très gros fil, assez semblable aux broderies sur mousseline que l'on faisait autrefois pour les rideaux de vitrages. Les garnitures seront généralement posées sur un transparent en madras dont on fait une extrême variété de coloris.

IL LE TROUVERA

Celui qui veut guérir vite et bien son rhume ou sa bronchite trouvera un remède efficace et sûr dans le *Baume Rhumal*. Toutes les pharmacies en sont pourvues. Prix, 25c la bouteille.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 avril 1897: Existe-t-il des êtres immortels? L. F. Henneguy; M. Paul Bourget, G. Pellissier; La langue sacrée

(Essai d'une religion de l'humanité) (17 gravures), E. Soldi; L'art de la silhouette (12 gravures); Les lettres inédites de l'impératrice Alexandra Théodorovna (1818-1842); Comment travaillent les écrivains anglais (confessions des romanciers); La littérature Groenlandaise; Un voyage dans les glaces polaires, C. Nielsen; Si je ne chante plus, Sainte-Beuve; Découvertes et Curiosités; Caricatures politiques (12 gravures). Bureau: 12, avenue de l'Opéra. Union postale, 18 francs par an. Numéro spécimen sur demande.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT
Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

U. PERREAULT
— RELIEUR —
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRÈS-MIDY
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL.
MARCHAND 843. P. Q.

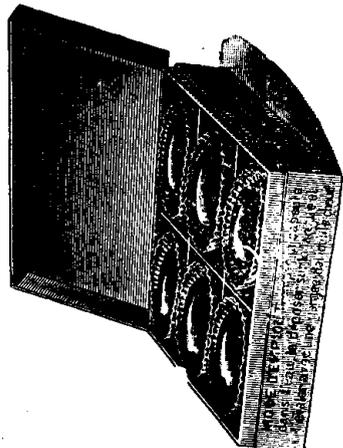


"La Presse"
Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.
Le plus grand tirage du Canada, sans exception.
PLUS DE
54,000
PAR JOUR

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUMES Irritât de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies
Topique idéal contre CORÈS, GILS-DE-FRÈRES, 1, f. t. Pharmacie

Buyez l'Eau du Recollet
Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

CAPSULES TAETZ
Elastiques Russes
BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



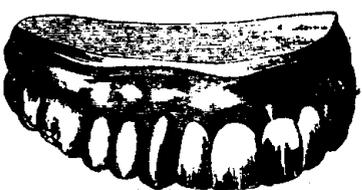
Les Capsules Taetz (forme bombons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère, les médicaments de mauvais goût, tels que: Les Huiles de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.
Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont à ne pas confondre, par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitable.
Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment étant absorbés par aucun mélange.
Dépôt pour le Canada
Maisons ROYER et ROUGIER Frères
55 St. Sulpice Street, MONTREAL.
Gros: R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

DR BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES
DENTIER GARANTI--\$10.00
Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Banque Ville-Marie
Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.
L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal, mardi, le 15 juin prochain, à midi.
Par ordre du Bureau de Direction.
W. WEIR, Président.

Débitures Municipales
Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS
Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommiss.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec
R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

DENTISTE
Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

MONTREAL
LISEZ
"Le Monde"
L'ORGANE DU
PARTI CONSERVATEUR
Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.
Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an..... \$2.00 Un an..... 50c.
6 mois..... \$1.00 6 mois..... 25c.
"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est
UN MEDIUM D'ANNONCE
HORS LIGNES
Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPELIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire
A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc. etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " grande boîte 15c, " 4c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial. 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisé, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux, Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6 h. p. m. Le Samedi et les jours de Fêtes exceptés

E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

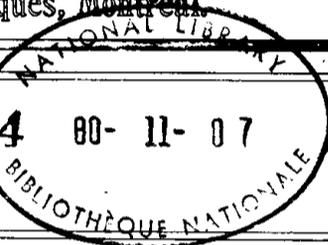
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

22294 80-11-07



LA
SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

| | |
|--|---|
| S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00 | A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00 |
| F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00 | Jos. Gauthier, " " 250 00 |
| J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00 | A. Dupré, " " 100 00 |
| T. E. Barbeau, " " 1500 00 | B. Richard, " " 100 00 |
| O. Lafortune, " " 1500 00 | F. Huot, " " 50 00 |
| J. E. Erement, " " 1500 00 | Napoléon Faguy, Québec 50 00 |
| Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00 | Georges Lagacé, " " 50 00 |
| W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00 | A. X. Labrosse, Vankleek Hill Dne Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00 |
| L. N. Rioux, " " 500 00 | Jos. P. Bélair, " " 25 00 |
| Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00 | S. G. Bergevin, " " 25 00 |
| Francis Parent, de la brasserie de Beauport. 500 00 | Jules Couture, " " 25 00 |
| J. B. A. David, Montréal. 500 00 | Esdras Vigeant, " " 25 00 |
| H. Christin, Longueuil. 400 00 | G. Riendeau, jr., " " 25 00 |
| J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00 | Dame Marcoux, " " 25 00 |
| Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00 | James Guay, " " 25 00 |
| Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00 | Joseph Roy, " " 25 00 |
| T. Plouffe, Longueuil. 250 00 | W. Harrison, " " 25 00 |
| | J. H. Doray, " " 25 00 |
| | J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00 |
| | G. Constant, Vaudreuil. 25 00 |

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1925.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleur, d'après les procédés les plus nouveaux.

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Gilets de Dames

Gilets en tweed de fantaisie avec collet de velours, nouvelles manches, devant box, coutures bordées, finis par tailleurs. \$3.60

Gilets en drap couvert, devant blazer, dos d'habit, garnis de braid, nouvelles manches à moitié doublées de soie, coutures bordées, finis par tailleurs, pour dames. 5.80

Gilets en drap box ; garnis en appliqué, coutures doubles piquées, devants simples, grand revers, dos d'un seul morceau, pour dames. 7.00

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Costumes de Cyclistes pour Hommes

Nous avons obtenu la suprématie sur tous nos concurrents en introduisant ces costumes. C'est parce que nous avons décidé de vous donner, pour votre argent, plus que vous pouvez obtenir ailleurs, que nous offrons ces costumes à ce prix. \$2.50

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Costumes de bicyclistes pour Dames

Costumes de bicyclistes, 5 morceaux, notre première exposition de costumes de bicyclistes, pour dames, a été couronnée de succès. Nous n'avons jamais vu de costumes d'aussi bonne qualité et nous n'en verrons jamais comme notre costume de bicycliste, 5 morceaux, pour dames, à. \$6.75

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Camisoles de Printemps pour Dames

Dans ce département, nous faisons tout en notre pour vendre au public des valeurs supérieures à celles de n'importe quel autre magasin du Canada, aux prix suivants :

120 douzaines de belles Camisoles de dames, en laine fine Maco à côtes, avec "yoke" rond garni de dentelle et manches courtes, en nuances écruées, toutes grands en stock. Ces camisoles valent régulièrement 17c chacune Notre prix. 12c

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Chaussures fines pour Dames

Nous offrirons trois lignes spéciales de chaussures à la mode pour dames, qui causeront de l'ennui aux autres marchands.

60 paires de belles chaussures lacées, en kid brésilien, faites à la main, doublées en cuir. Valeur ordinaire \$1.75, pour. \$1.22

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame